

Marie Reine Aghion

# MA FIANCÉE DE MONACO



2<sup>FRS</sup>

COLLECTION FAMA  
94, Rue d'Alésia  
PARIS XIV<sup>e</sup>

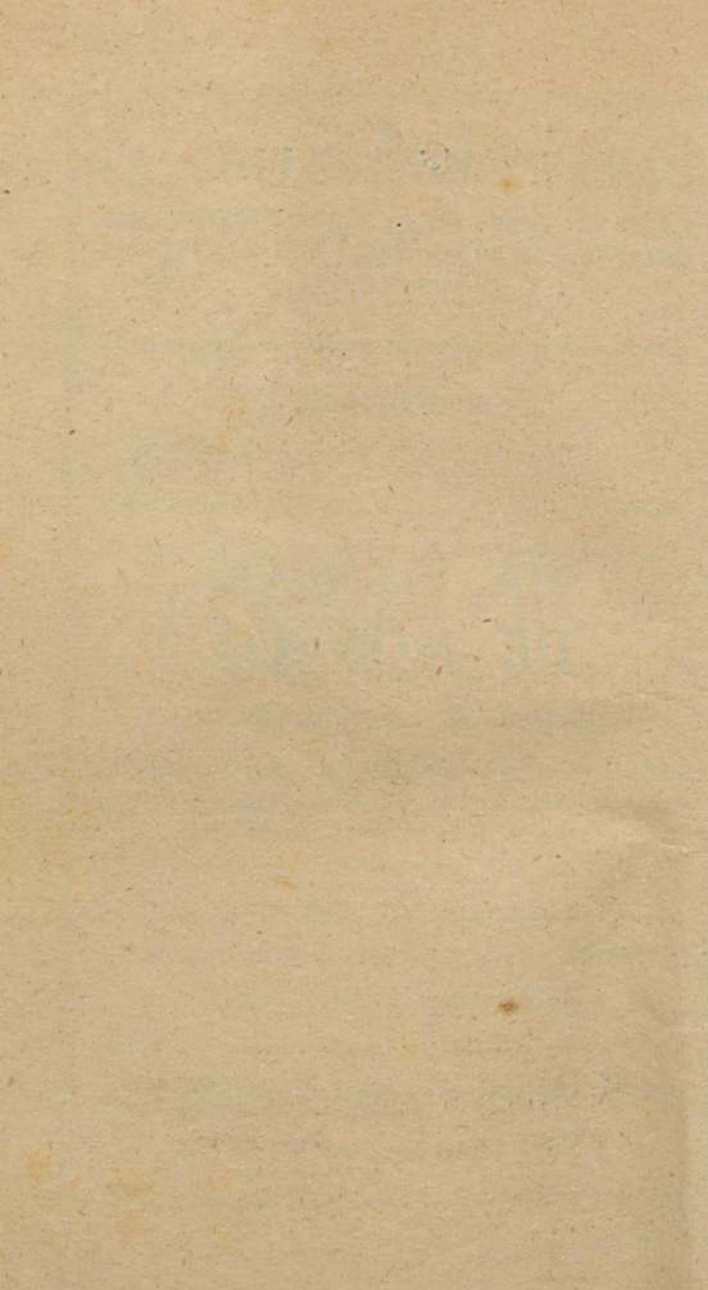




c90918

A. MONTESSON  
Rue Saint-Maurice  
MARINGUES (P-de-D)

MA FIANCÉE  
DE MONACO



C90918

MARIE-REINE AGHION

---

MA FIANCÉE  
DE MONACO

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS  
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES  
ANC<sup>1</sup> LA MODE NATIONALE  
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV<sup>e</sup>)



# MA FIANCÉE DE MONACO

---

## CHAPITRE PREMIER

### UN FIANCÉ... MALGRÉ LUI !

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze...

Jan-Jac Serquigny s'arrêta sur la douzième marche et se retourna pour contempler, à sa gauche, l'admirable panorama de la Baie de Monte-Carlo.

Une lumière folle, éclatante, étourdissante, l'entourait. Ses yeux contemplèrent encore la Méditerranée, dont le bleu magnifique ne cessait de l'émerveiller. Quel rêve, ce voyage dans le Midi, dont il avait tant rêvé, et qu'il voyait enfin, pour la première fois ! Ah ! certes, ce seraient là de belles vacances !

Et pourtant !...

Il soupira, fit sa moue — cette moue de prince mécontent dont on était si fier dans la famille, bien qu'on l'eût morigéné, tout au long de son enfance, puis de son adolescence, pour cette demi-grimace orgeuilleuse.

— Jan-Jac fait sa moue ! s'exclamait Clau-

die, sa cadette. Oyez, manants et vilains : écartez-vous de son chemin !

La moue s'accentuait.

— Tu n'es pas à prendre avec des pincettes, mon pauvre petit ! reprochait tendrement grand-mère.

Mais un rien le déridait et il riait, tout aussitôt, le premier, de sa bouderie.

Tout de même, ce voyage, c'était grâce à elle qu'il l'avait enfin. Et quel dommage que le motif qui l'avait inspiré fût si désagréable... Oui, quel dommage !

— Douze, treize, quatorze, quinze... Ouf ! la vue est trop belle. J'aime mieux monter en regardant, plutôt que de compter les marches, comme je l'avais promis à Claudie.

Il continua allègrement, sans se soucier de l'ardente chaleur qui fondait sur ses épaules. C'était un grand gars mince, bien musclé, bien bâti, portant fièrement sa tête brune qu'éclairaient étrangement deux yeux profonds, d'un bleu inaltérable. Miroirs aux alouettes, ces yeux-là avaient causé bien des ravages dans les cœurs des amies de Claudie... Mais Jan-Jac ne s'en souciait guère. Vingt-cinq ans solides, un appétit de loup bien portant, un sommeil magnifique et le goût des sports l'empêchaient d'accorder quelque attention à « ces petites filles modernes, dont l'âme est plus sentimentale que celle des héroïnes de l'époque romantique ! » disait-il, avec une délicieuse condescendance.

Les « petites filles » — pour la plupart elles avaient plus de dix-huit ans — ne lui pardon-



naient pas son mépris. Et, parmi elles, Jan-Jac passait pour un « sauvage ».

— Ah ! grand'mère, grand'mère ! Que je serais heureux, en ce moment, sans cette inspiration que vous avez eue !

Il revit, par la pensée, celle à qui il devait ce voyage : petite, frêle d'aspect, solide, pourtant, et coquette comme à vingt ans — d'une coquetterie raisonnable, en rapport avec son âge. Des robes sombres, en hiver — toujours parées de petits cols et de poignets de lingerie, ou bien de vieilles dentelles qui embaumaient la verveine, la lavande. L'été, grand'mère n'aimait que le blanc, pour arpenter gaiement les allées de sa propriété savoyarde, un sécateur dans une main, un panier pour mettre les fleurs, dans l'autre. Une élégante capeline abritait son visage

Chère grand'maman ! Il l'avait adorée, son enfance durant. Et voici qu'il lui devait cette nouvelle joie... Mais, hélas ! ce beau fruit portait un ver

Il stoppa encore et respira largement. Au fur et à mesure qu'il montait le long du rocher de Monaco, son front portait la marque de sa contrariété et sa moue de prince mécontent s'accroissait. C'est qu'elle n'était pas commode, grand'mère, lorsqu'elle couvait une idée en tête ! N'avait-elle pas imaginé de lui offrir ce voyage dans le Midi pour lui faire connaître, en même temps, la petite-fille d'une de ses amies et contemporaines, qu'elle chérissait particulièrement ?

— C'est ma meilleure amie, avait-elle dit.

Depuis vingt ans que nous ne nous sommes rencontrées, nous ne cessons pourtant d'échanger, chaque semaine, nos points de vue. Ainsi, je lui parle de mes petits-enfants, dont je sais être fière, et elle m'entretient de sa petite-fille Charlette. Tour à tour, elle me l'a présentée comme un ange, comme une petite démonsse, comme un « beau joujou vivant », comme une grande diablesse. Enfin, la chrysalide s'est muée en un papillon vif et charmant...

Et grand'mère tendait une photo, pour la faire admirer à la ronde. « Peuh ! avait pensé Jan-Jac, en la rendant tout de suite à son voisin. Peuh ! une petite fille... comme les autres ! »

Une petite fille qui n'avait pas l'air d'une sotte, cependant, et qui devait aimer le rire. Sur l'instantané dédaigné par Jan-Jac, elle découvrait des lèvres fraîches et des dents joyeuses. Toute sa face irradiait une jeunesse saine et bon enfant. Rien de romantique, évidemment, en cette expression-là ! Jan-Jac avait peut-être tort de la traiter avec un tel dédain...

Mais grand'mère était bien libre d'apprécier et de prôner l'apparence et les vertus des petites-filles de ses amies. Jusque-là, rien à en dire... Or, le pire advint.

— Ne trouvez-vous pas, lança tout de go, certain jour, grand'mère, tandis que l'on dégustait le moka du dimanche, ne trouvez-vous pas (et son œil malicieux riait d'aise sous ses cils) que Jan-Jac est d'âge à convoler en justes noces ?

La même stupeur avait saisi tous les membres de la famille. M. Serquigny avait inter-

rompu sa « patience » pour regarder sa belle-mère. Plaisantait-elle ? Était-ce là une de ses facéties ?... La mère avait haussé des sourcils étonnés : pour elle, Jan-Jac était encore un *loul-petit* et elle n'entrevoyait nullement la nécessité de le marier... Quant à Claudie, elle s'était exclamée :

— Marions Jan-Jac ! Marions-le ! je serai demoiselle d'honneur !...

Voilà bien l'égoïsme des filles ! Pour porter une jolie robe, une coiffure et une aumônière en fleurs, Claudie aurait fait bon marché de la sacro-sainte — et si délicieuse ! — tranquillité de Jan-Jac. Un emploi charmant (qui donc oserait penser : une sinécure ?) aux bureaux du grand quotidien dont son père était directeur, un emploi pas méchant qui lui laissait toute latitude de faire du sport, plusieurs heures par jour, des amis excellents, une santé parfaite et Jan-Jac s'estimait « le plus heureux des hommes ». C'était, en réalité, un charmant et tyrannique animal, gâté, « pourri », disait Claudie, féroce.

Ah ! cette Claudie ! Ne s'était-elle pas écriée, encore :

— Marions-le vite, bien vite, grand-mère ! Voulez-vous que nous choissions ensemble l'une de mes amies ?

Choisir pour Jan-Jac ! Indifférent à cette conversation qui n'avait, en apparence, rien de sérieux, il l'avait tout de même interrompue.

— Minute, ma petite ! Lorsque je me marierai — dans vingt-cinq ans d'ici, sans doute — je choisirai moi-même ma femme.

Mais, grand'mère avait répliqué à son tour :  
— Dans vingt-cinq ans !... Tu seras, alors, un célibataire endurci, revêche, rebelle au conjungo ; ou bien un gros monsieur maniaque, poussif, quinteux, qui cherchera, dans sa compagnie, avant tout une infirmière...

Eh bien ! elle en avait de bonnes, grand'mère ! un vieux monsieur maniaque, quinteux, poussif... A cinquante ans ! Quand elle avait su, elle, demeurer si jeune à quatre-vingts !... Il avait fait rouler gaiement les muscles de ses bras, dorés comme des brugnons, et lui avait souri :

— Et qui donc vouliez-vous me faire épouser avec cette hâte, grand'maman ?

Elle avait laissé s'écouler quelques minutes, puis avait dit, en le fixant dans les yeux, avec gravité :

— Charlette de Beaucourt...

Charlette de Beaucourt ? Ah ! oui ! la jeune cannibale au rire fou !

« Rien à faire, pensa Jan-Jac, rassénééré. Ni celle-là, ni les autres, pour l'instant. Bonsoir, les petites filles ! Je repasserai... Ça n'était pas sérieux ? je respire ! »

Pas sérieux ?... Hum ! il n'en était plus aussi sûr, car l'idée avait, hélas ! mûri.

— Pourquoi pas ? avait prononcé, quelques jours plus tard, sa mère, qu'il surprenait en grande conversation confidentielle avec sa grand'mère.

Pourquoi pas ? « C'est un nom de cote, celui d'Alain Gerbault, songeait Jan-Jac Ce

n'est pas un programme d'avenir ». Allait-on le persécuter longtemps avec cette idée ?

Vinrent les vacances. Tendrement, grand'maman avait pris gentiment par les épaules le jeune homme, certain soir, et lui avait dit :

— Je pense que ce mois de juillet, que nous passons ensemble dans le vieux et cher domaine familial, finit par devenir bien monotone, pour un jeune homme de ton âge !... Que dirais-tu si je t'offrais, pour tes vacances, ce voyage dans le Midi, dont tu rêvais tant ? Hein ? que penserais-tu, par exemple, d'un séjour à l'hôtel, dans une ville blanche comme le voile d'une communiant, avec la perspective de bains de mer dans l'eau bleue de la Méditerranée ?... Hein ? c'est cela qui te changerait ?... Qu'en dis-tu, Jan-Jac ?

Jan-Jac, n'avait pas flairé le piège.

— Oh ! grand'maman ! s'était-il exclamé, le cœur bondissant. C'est bien vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai ! Occupe-toi, dès demain, de prendre ton billet pour Monaco. Je me charge des détails de ton séjour à l'hôtel. J'ai conservé, dans la région, de bons amis à moi qui choisiront pour toi sur place, ce qui vaut mieux. Ces mêmes amis t'inviteront souvent dans leur propriété, ce qui ne sera pas pour te déplaire, j'en suis sûre, car tu y trouveras un groupe de jeunes gens et de jeunes filles s'y réunissant, chaque année. Ils deviendront tes camarades. Tu seras vite adopté, va, j'en suis sûre !

C'était Claudie qui, la première, avait soufflé sur sa joie.

— Grand'mère t'expédie là-bas pour te faire connaître la jeune Charlette de Beaucourt ! Papa et maman sont d'accord. On compte que tu t'éprendras de cette merveille-des-merveilles : ta fiancée de Monaco !...

Ah ! vraiment, on comptait sur cela ? Eh bien ! on allait un peu vite ! Et l'on devrait attendre pour commander les violons — ou, plutôt, le jazz — de la noce !

Le bouquet, c'était sa maman qui, ingénument, le lui avait offert, lorsque la famille l'avait accompagné, le soir, à la gare de Lyon.

— Malgré tout, *si* grand'mère avait raison ? *Si* elle était aussi gentille qu'elle nous l'annonce, cette petite Charlette ?... Etudie-la, mon chéri, et ne sois pas un bête. C'est un beau parti !

Renfrogné, Jan-Jac avait à peine agité sa pochette de soie lorsque, le rapide s'étant ébranlé, la brochette familiale, demeurée sur le quai, se mit à agiter des mains frénétiques.

Il dort — comme un loir — et s'éveilla le lendemain devant l'horizon des golfes bleus et des terres rouges, tranchant sur la couleur de la Méditerranée. Sa mauvaise humeur était tombée, durant la nuit. Il ne lui restait plus que la joie du voyage... Son émerveillement fut immense.

Il se fit conduire aussitôt à l'hôtel et s'y installa rapidement. Sa chambre avait vue sur la baie de Monte-Carlo, que rayait gaîment le sillage des cotres ou des batelets. Une frénésie de mouvement s'empara de lui. Il rêva exercices, courses sur le sable, bains de mer... Ce

fut avec délices qu'il se plongea dans l'eau tiède et bleue.

Il revint par la place vieillote — et si pittoresque ! — qu'envahissaient les denrées appétissantes : fruits et légumes. Poivrons, pommes d'amour, vertes courgettes, aubergines violettes, oranges d'été, citrons, fleurs de la région, formaient autant de masses confuses et joyeuses où l'œil d'un peintre se serait délecté. Jac-Jac, qui ne dédaignait pas de conter fleurette à sa palette, à ses moments perdus, en fut charmé.

Mais, après un déjeuner excellent, où il dévora tout ce qu'on lui offrit, vint l'heure de la première visite qu'il avait promis de faire.

Jan-Jac avait fait la grimace, à cette perspective. Pourtant, il s'agissait de se rendre chez un savant helléniste, dont il avait maintes fois aimé et suivi les travaux, durant ses études, et qui demeurait dans la vieille ville de Monaco, au sommet du rocher. Et voici pourquoi, furieux contre ce qu'il appelait : « la première corvée », mais émerveillé par la vue de la baie, Jan-Jac montait lentement les larges marches qui donnent accès à la ville haute.

— Vingt... Vingt-et-un... Vingt-deux... Vingt-trois... Vingt-quatre...

Lorsqu'il eut atteint le sommet, il se permit d'abord le regard passionné du touriste-artiste, qui sait regarder. La place d'armes, avec ses vieux canons et ses tas de boulets, le passionna. Que la vue était belle ! Il jeta un regard aimable au palais du Prince et trouva du charme à son architecture.

Enfin, il déambula à travers les rues... Ça et là, de belles façades, secrètes et mystérieuses, retinrent son attention.

— Si je pensais à mon bonhomme ? se demanda-t-il, soudain.

Il demeurait, ce « bonhomme », dans l'une de ces demeures d'autrefois, justement. Jan-Jac fut charmé d'avoir à soulever une main de cuivre et de frapper trois coups secs à la vieille porte.

« Pan ! Pan ! Pan ! »

Un bruit de socques. Une main qui tâtonne sur la serrure. Une petite toux.

— Qui est là ?

— C'est Jan-Jac Serquigny.

— Entrez, entrez, Monsieur. Vous êtes attendu.

La vieille gouvernante l'introduisit aussitôt auprès du savant. Celui-ci avait une bonne tête blanche. Ses yeux clairs, couleur d'agate, semblables à ceux de certains chats, savaient rire dans son visage.

— Entrez, mon enfant, entrez...

Jan-Jac se sentit tout de suite à son aise, auprès de ce vieillard spirituel et affable, qui ne cessait de lui poser des questions affectueuses et de s'intéresser à lui.

— Ainsi donc, vous voici monégasque, mon enfant. Un bon mois de vacances, devant vous ! Il ne s'agit pas de le gâcher, hé ?

— Oh ! non ! répondit gaiement Jan-Jac, qui entrevoyait, en effet, tout un programme estival des plus séducteurs.



— Vous savez nager, conduire un canot automobile, diriger un cotre ?

— Heu... Je sais nager, tout juste, avoua piteusement Jan-Jac.

— C'est déjà un bon premier point.

— Je tâcherai d'apprendre ici, durant ce mois, la manœuvre de la navigation de plaisance à voile. Je sais qu'elle peut procurer de réels plaisirs. Pourriez-vous m'indiquer...

— Mieux que cela ! interrompit gaiement le bon helléniste. Mon petit-neveu est ici en vacances. Ici ? non, pas tout à fait. C'est-à-dire au Cap-d'Ail... Mais, je vous ferai faire sa connaissance. C'est un gaillard qui doit avoir du sang de triton dans les veines, car il joue avec l'eau comme un dieu nautique. Il conduit un cotre comme s'il était l'émule d'Alain Gerbault et dirige comme un as la *Pitcheunelle*, un petit yacht de plaisance à moteur, dont je suis le parrain. Vous verrez cela ! Souvent, il emmène des amis et les fait « croiser » deux ou trois jours en pleine mer, ou bien le long des côtes.

Jan-Jac n'était que sourires béats et remerciements satisfaits, lorsque son hôte ajouta :

— Du reste, ne devez-vous pas rendre visite à M<sup>me</sup> de Beaucourt, au Cap-d'Ail ? C'est chez elle que mon petit-neveu, Paul Avricourt habite. Je gage que vous sympathiserez vite tous les deux. Vous trouverez là un groupe jeune et charmant. Le sourire de M<sup>me</sup> de Beaucourt égaye l'admirable propriété qu'elle possède « Miramare »...

Pas un instant, le nom de l'inquiétante Char-

lette n'avait effleuré les lèvres du savant. Rassenéré, confiant, presque tranquille, Jan-Jac était demeuré deux heures auprès de lui, admirant les reliures anciennes, les éditions princeps et les incunables de son hôte, qui possédait une bibliothèque célèbre dans toute la contrée.

Lorsqu'il le quitta, vers les cinq heures, celui-ci lui dit :

— Mme de Beaucourt et votre grand'mère sont de grandes amies. Me permettez-vous un petit conseil ? Choisissez quelques fleurs, avant de vous présenter à la porte de Miramare. Mme de Beaucourt fut, voyez-vous, un grand peintre-amateur. Elle aimait la nature et peignait déjà les fleurs à la manière de nos peintres-impressionnistes. Votre geste l'enchantera, soyez-en sûr.

— Je n'y manquerai pas, promit Jan-Jac.

Et la lourde porte au battant de cuivre se referma derrière lui avec un grincement, tel le rire ironique d'un petit nain moqueur.

## CHAPITRE II

### CHOISISSEONS DES FLEURS !...

Des fleurs ! Il fallait bien vite acheter des fleurs...

Pour sa première journée, Jan-Jac n'avait guère parcouru les rues de Monaco et de Monte-

Carlo et ne savait où trouver un fleuriste. Ayant quitté la demeure du savant, il erra quelques minutes, le bec en l'air, quêtant l'inspiration.

— Des fleurs... Mais dans ce pays où toutes les fleurs abondent, ce doit être facile.

S'y prit-il étourdiment ? Ou bien le démon de la malice avait-il décidé de l'éprouver ? Sa flânerie errante ne l'amena pas devant la vitrine fleurie qu'il souhaitait. Et déjà il décidait de quitter la ville haute, véritable acropole monégasque, lorsqu'il stoppa, son visage souriant reflétant la satisfaction du chercheur qui trouve enfin l'objet de son désir.

— En voici... Sont-elles jolies !... Mais quelles étranges fleurs ! Je n'en ai jamais vu de la sorte à Paris.

Dans l'étroite rue aux maisons vieillottes, les passants étaient rares. Quelques ménagères, seules, allaient à leurs emplettes. Avec cette merveilleuse détente du Parisien qui se sent partout chez lui dès qu'il est en vacances, Jan-Jac caressa les corolles inconnues. Il les respira : Elles n'avaient pas d'odeur.

Du fond de la boutique, la commerçante s'avisait enfin de ce client et parut sur le seuil. Etrange boutique, en vérité, où l'on vendait de tout : depuis le savon de Marseille jusqu'aux fruits de la région ! Mais Jan-Jac ne s'intéressait qu'aux fleurs.

— Je prends ce bouquet, dit-il. Voulez-vous m'en faire une gerbe ?

— *Avé plaisir, Monsieur*, répondit une voix chantante.

Et elle lui tendit, aussitôt, un paquet...

Stupéfait, mais ne voulant pas manifester son étonnement, Jan-Jac s'éloigna dans la rue.

— Drôle de coutume ! marmonna-t-il entre ses dents. Il est vrai que certains fleuristes à la page envoient les fleurs dans des cartons !

Et il descendit les marches qu'il avait précédemment montées.

Tout de même, dans l'autocar, son paquet fleuri le tourmenta et il décida de tenir, avec simplicité, ses fleurs à la main. Ce serait moins prétentieux que cet incommode paquet enveloppé de papier bleu !

Le Cap-d'Ail !... Jan-Jac sauta de l'autocar. A sa demande : « La villa Miramare, s'il vous plaît ? » il lui fut répondu :

— Suivez cette route, à votre gauche... Vous y serez dans *cinque* minutes...

Jan-Jac fut charmé par la belle ordonnance des villas. Des jardins splendides les entouraient. Pins-parasols, eucalyptus, poivriers roses, mûriers de Chine habillaient les allées sablées. Et, du haut en bas de la colline, les oliviers aux feuilles argentées semaient leur note pittoresque, parmi les essences précieuses.

« Villa Miramare ».

C'était là... Une sonnette pendait le long de la grille... Mais la porte en était ouverte et Jan-Jac aperçut nettement un groupe entourant une personne au visage très doux, aux beaux cheveux de neige, étendue sur une chaise-longue, sous un parasol.

Hardiment, il s'avança vers elle, devinant aussitôt M<sup>me</sup> de Beaucourt. Et bien entendu, au bruit de ses pas sur le gravier de l'allée prin-

cipale, tous les regards se tournèrent vers lui.

Il avait déjà parcouru les trois quarts de la distance, lorsqu'une salve de fous rires éclata. Un de ces fous rires nerveux qui se propagent comiquement dans une foule et tiennent à la fois de l'épilepsie et du délire.

Intrigué, d'abord, Jan-Jac s'arrêta. Hélas ! c'était bien de lui qu'on riait !... Pourtant, il ne devinait pas la cause de cette hilarité. Un rapide coup d'œil sur sa tenue le rassura. Il était fort correctement vêtu de flanelle blanche et ses bras, son cou, nus et dorés, formaient un contraste charmant avec le tissu. Ce n'était donc pas pour son apparence... Mais, alors ?

Suffoqué contre cette réception inattendue, il allait rebrousser chemin, tout bonnement, quand il se jugea lâche et décida crânement de s'avancer tout de même vers la maîtresse de céans. En somme, c'était pour elle qu'il était venu — et non pour toute cette jeunesse inhospitable !... D'ailleurs, M<sup>me</sup> de Beaucourt venait de faire un signe impératif à son entourage et les rires cessèrent, miraculeusement.

Qu'elle était donc charmante, cette M<sup>me</sup> de Beaucourt, avec son air de reine affable ! Jan-Jac éprouva pour elle, dès ce premier instant, un sentiment de gratitude et d'affection tel, qu'il s'avança enfin avec beaucoup de naturel et se présenta.

— Oh !... Jan-Jac Serquigny !... Le petit-fils de ma meilleure amie... Mais, savez-vous que je la retrouve en vous ?

Elle se tourna vers le petit groupe et, gaiement :

— Voici Jan-Jac Serquigny, mes enfants !

Jan-Jac que vous attendiez si impatiemment...

On ne riait plus — mais on souriait toujours. Jan-Jac n'eut qu'à parcourir toutes les têtes présentes pour reconnaître aussitôt celle de Charlette de Beaucourt.

— Ma petite-fille... Et voici ses amis, que je vous présente : Aline Sélestat, Marilène Saint-Agnan, Paul-Louis Sélestat, Paulette Marlioz, une Savoyarde, comme son nom l'indique. Voici encore André Saulnières, Colette Saint-Clet et Paul Avricourt...

La main fine, demeurée blanche en dépit du soleil (M<sup>me</sup> de Beaucourt ne devait guère quitter l'ombre de son parasol), indiquait, à tour de rôle, une silhouette, un visage... Au dernier nom, Jan-Jac crut avoir trouvé enfin un ami, le nom lui étant connu. Il tendit la main, reçut une autre main, dont le shake-hand cordial effaça la première impression pénible, fichée en lui comme un aiguillon d'abeille.

— Je suis heureux de vous connaître, dit Paul Avricourt. Mon grand-oncle Avricourt, qui demeure à Monaco, m'avait beaucoup parlé de votre famille.

La glace était rompue. La voix charmante de M<sup>me</sup> de Beaucourt reprit :

— Laissez là vos fleurs, mon enfant, et soyez-en remercié...

Ces paroles firent du bien à Jan-Jac qui tenait toujours son étrange bouquet.

— C'est tout ce que j'ai trouvé ! avoua-t-il piteusement, avec un sourire naïf.

— Je suis très touchée que vous ayez ainsi pensé à moi... Donnez-les moi. Là... Elles sont

d'une grande fraîcheur, ajouta-t-elle malicieusement, et notre Basilique saura les apprécier comme il convient. Vous en jugerez vous-même, ce soir...

A ce moment, une voix fraîche chantonna, mezzo voce, le début d'un vers de Paul Verlaine, mis en musique par Claude Debussy :

« *Voici des fruits, des fleurs...* »

— Et des légumes ! jeta franchement un écho cristallin.

Jan-Jac, blessé dans son amour-propre, se retourna. Des larmes rageuses faillirent lui monter aux yeux. Des légumes ! comme c'était bête ! Pourquoi des légumes ?

Il faillit en demander l'explication, mais il se contint. Il ne convenait pas à sa dignité de paraître accorder quelque importance à des gamineries.

« Ce sont des petites filles », pensa-t-il, inexplicablement indulgent. « Et je suis un homme... »

— Eh bien ! mes enfants, si vous emmeniez Jan-Jac faire un tour du côté de la plage ? Qu'en pensez-vous ? Il n'est pas trop tard pour vous baigner, au contraire. A six heures, l'eau est délicieuse. Il m'en souvient... J'allais aussi me baigner dans cette baie de la Mala que vous allez connaître, Jan-Jac, lorsque j'avais votre âge : il n'y a pas si longtemps de cela !

L'exquise personne, décidément ! Jan-Jac lui jeta un regard reconnaissant et comprit enfin pourquoi sa grand'mère faisait un tel cas de l'amitié de M<sup>me</sup> de Beaucourt.

— Eh bien ! allez, envollez-vous !... Paul vous prêtera certainement un maillot, Jan-Jac.

— Mais, certainement, Madame. Voulez-vous venir avec moi, Jan-Jac ?

Jan-Jac tout court. Ni *monsieur*, ni *cher ami*. Ah ! c'était bon, tout de même, de trouver un camarade dans cette horde de jeunes sauvages !

La chambre de Paul Avricourt était située au deuxième étage de la grande villa. Elle donnait sur une terrasse. Paul lui fit admirer la vue de la mer étincelant au soleil.

— J'ai plusieurs maillots. Choisissez vous-même celui qui vous plaira le mieux.

— Mais, celui-ci m'ira très bien, je pense.

Ils rejoignirent le petit groupe qui, déjà, franchissait la grille du jardin.

— Amusez-vous bien ! leur jeta Mme de Beaucourt. A ce soir ! Vous avez jusqu'à huit heures et demie. Jan-Jac, vous dînez avec nous.

C'était, à la fois, une invitation et un ordre aimablement exprimé. Jan-Jac s'inclina.

— Avec plaisir, Madame.

Ils descendirent vers la plage. Le soleil était encore chaud. Aline Sélestat échangeait, durant le trajet, quelques réflexions sur la flore des Alpes-Maritimes et ses insectes, avec son frère et Paulette Marlioz. Jan-Jac crut deviner que l'entomologie et la botanique la passionnaient, et il éprouva quelque considération pour cette grande jeune fille au profil maigre, aux courts cheveux bruns.

Charlette et Marilène, qui se donnaient le bras, parlaient à voix basse, en avant du groupe. Leurs sourires, parfois, semblaient planer à vol d'oiseau, comme leurs regards moqueurs, avant



de retomber sur l'infortuné Jan-Jac. C'était de lui, évidemment, qu'elles s'entretenaient ! Il les détesta.

La plage lui plut. Au fond de la baie de la Mala, d'un bleu indéfinissable, des grottes creusaient le roc. Une détente infinie s'empara de lui. Il se sentit heureux et partagea gaiement la cabine de Paul Avricourt. Les yeux de Paul étaient très bons. Nulle malice ne venait s'y réfugier. Seule, une grande franchise, sans le moindre détour, y logeait. Et c'était très bon de pouvoir rencontrer souvent ces yeux-là, parmi tous ces inconnus !

Le bain fut joyeux. Une partie de ballon nautique et une course en nage libre, puis un cent mètres, achevèrent de faire fondre la pyramide de glace qui s'était élevée entre Jan-Jac et les « sauvages » — exception faite, toutefois, de Paul Avricourt.

Quand tout le monde fut prêt pour remonter vers la « Villa Miramare », Jan-Jac demanda :

— A qui appartient cette pantoufle ?

— Cette pantoufle ? interrogea Charlette, dont les yeux de braise noire étincelèrent moqueusement.

— Dame ! A moins que ce ne soit un soulier de triton !

— Vous êtes poète.

— Moins que vous ! Vous chantez avec beaucoup de goût *Spleen*, de Claude Debussy. Mais j'aimerais vous l'entendre chanter... entièrement.

— Un autre jour, certainement. Mais, pas ce soir. Nous allons remonter et la pente est

dure. Au surplus, ce n'est pas une chanson de route. Tenez, donnez-moi votre... pantoufle. Je parie qu'elle appartient à Colette.

Le mince soulier de caoutchouc appartenait, en effet, à Colette Saint-Clet, qui se hâta de le glisser dans son sac de toile. Et la petite troupe reprit le chemin de la villa Miramare.

\* \* \*

Jan-Jac, en sa qualité d'invité, fut placé à la droite de M<sup>me</sup> de Beaucourt, durant le dîner. Il put ainsi juger, une fois de plus, du caractère charmant de l'amie de sa grand'mère. Très fine, spirituelle, ayant conservé une mémoire prodigieuse et aimant à rappeler les épisodes les plus intéressants de ses souvenirs, elle captivait son auditoire. Et Jan-Jac l'écoutait passionnément, tout en dévorant, lorsqu'un sourire joyeux se propagea, comme une onde, tout autour de la table.

Dame Basilique, quittant ses fourneaux, venait d'apporter elle-même certain plat fumant qu'elle déposait triomphalement au milieu de la table.

Jan-Jac n'avait rien compris. Ni pourquoi Basilique s'était substituée, soudain, à la sou-brette chargée d'assurer le service de table, ni pourquoi tous les regards se reportaient ainsi gaiement vers lui, épiant sa stupéfaction quand il saurait...

Mais quand il saurait quoi ? Il devinait une attente. Mais laquelle ? Que désirait-on lui faire connaître ? A quel étrange plat allait-on le

faire goûter ? Était-ce l'aïlloli ? Non ! Ce n'était guère cela... Alors ?

Comme M<sup>me</sup> de Beaucourt insistait, en dépit de toutes les convenances, pour qu'il se servît le premier, Charlette n'y tint plus et, de l'autre côté de la table, lui lança joyeusement :

— Vos fleurs !... Ce sont vos fleurs !

Jan-Jac n'y était décidément pas.

Voyant son indécision, M<sup>me</sup> de Beaucourt prit le parti de le servir elle-même. Ayant déposé dans son assiette une bonne portion de l'étrange mets, elle lui dit gentiment :

— Dans le pays où la Nature prodigue a doté les êtres de plus de bienfaits encore, il arrive que l'homme, insatiable — ou poète — se nourrisse de fleurs... Vous allez goûter, Jan-Jac, à celles que vous avez eu l'amabilité de m'apporter tout à l'heure...

Ainsi exprimée, la pensée générale n'avait plus rien qui pût blesser Jan-Jac. Il rougit cependant jusqu'aux oreilles en murmurant :

— Oh ! vraiment, Madame !...

Mais M<sup>me</sup> de Beaucourt cit seulement, en insistant :

— Goûtez-les et vous m'en direz des nouvelles.

Et il les goûta. Et il les trouva délicieuses, *les fleurs de courges*, accommodées à la façon de dame Basilique qui, les deux mains dans les poches de son tablier et sa large face inondée d'un sourire bienveillant, assistait à son émerveillement.

Tout de même, au bout d'un instant, il se tourna vers M<sup>me</sup> de Beaucourt.

— Quelle sotte figure j'ai dû faire, tout à

l'heure, en me présentant devant vous, ces fleurs comestibles dans les mains ! Comment m'en excuser ?

— Vous étiez charmant... Cela suffit. De plus, nous vous devons un régal, ce scir, et nul ne s'en plaindra. Surtout pas Basilique, qui est une Provençale amoureuse des plats de sa région !

Ayant ri tout le premier de sa méprise, Jan-Jac apprécia comme il convenait le « régal » inattendu.

Il comprenait enfin, pourquoi l'écho cristallin avait lancé tout à l'heure : « Et des légumes ! » ce qui, d'ailleurs, était inexact, car c'étaient tout de même là des fleurs...

Après une soirée cordiale, passée à échanger des projets de vacances et des rêves, sous les grands arbres, Jan-Jac se leva pour prendre congé.

— Revenez me voir dès demain, lui recommanda M<sup>me</sup> de Beaucourt. Vous êtes adopté. Du reste, mes enfants, ajouta-t-elle en se tournant principalement vers le groupe amical, n'est-ce pas demain que vous devez faire votre promenade en auto à Notre-Dame du Laghet ?

— Si, grand'mère. C'est bien pour demain. Voulez-vous vous joindre à nous ?

Charlette s'adressait à Jan-Jac directement. Sa voix était jolie et douce lorsqu'elle ne persiflait pas. Il en éprouva, quelques instants, le charme, avant de lui répondre :

— Mais avec plaisir... si je ne suis pas indiscret.

— Du tout, dit-elle gentiment. Soyez ici, à

Miramare, avant trois heures de l'après-midi, par exemple.

— C'est entendu. Merci.

Il fut reconduit par le groupe jusqu'à la grand'route. Là, comme on lui conseillait d'attendre l'autocar, il se récria :

— Mais je désire rentrer à pied ! C'est un jeu d'enfant, pour moi. Et le pays est tellement joli !

— Décidément, c'est un artiste, reconnut Charlette impartialement, en regardant, sous les étoiles, la villa Miramare.

### CHAPITRE III

#### CONFIDENCE POUR CONFIDENCE

Jan-Jac employa la matinée du jour suivant à faire un peu de correspondance — une lettre à sa grand'mère, une à ses parents, sans compter les fameuses « impressions de la Côte d'Azur » promises à la curieuse Claudie. Puis il visita mieux Monacc.

Ces rues blanches, ces villas, ces murs ocrés couverts de fleurs, oui, c'était bien là un vrai paradis ! Et ces pans de ciel bleu, ces échappées joyeuses, ensoleillées, vers la mer, dont la frimousse d'azur apparaissait à tout instant !.. Quelle détente pour les yeux !

Il sut être à deux heures trente à la « Villa Miramare ». A cette heure-là, M<sup>me</sup> de Beaucourt faisait la sieste dans sa chambre. Mais la horde sympathique des sauvages l'attendait, en bavardant sous les arbres.

— Voilà Jan-Jac ! s'exclama Colette Saint-Clet dès que sa silhouette fut en vue.

— Hello ? lança joyeusement Paul Avricourt.

— Hello ! répondit Jan-Jac, charmé par l'accueil inattendu.

— Vous êtes en avance. Un bon point.

— Je n'y ai nul mérite. Ce climat, cette nature me transportent... Il m'est impossible de demeurer à l'hôtel par ce soleil magnifique et malgré la chaleur.

— Sportif ? interrogea négligemment Charlette.

— Sportif, répondit tout aussi simplement Jan-Jac.

— Nous verrons cela... Vous serez mis à l'épreuve, annonça-t-elle gaiement. En attendant, voulez-vous m'aider à porter ces thermos dans la voiture ?

Pourquoi lui, l'invité, en somme ? Pourquoi pas Paul Avricourt, ou Paul-Louis Sélestat, ou André Saulnières ? Presque flatté d'être ainsi désigné, Jan-Jac y mit toute la grâce séduisante dont il était capable — et s'empressa. Au geste que firent ses amies, Charlette répondit :

— Non, non... Nous sommes bien assez de deux pour cela...

Et prenant quatre thermos dans ses bras, elle se dirigea vers l'une des voitures qui stationnaient le long de la route.

Jan-Jac la suivit avec trois autres thermos.

Lorsqu'ils eurent atteint la première auto, elle le déchargea et rangea les bouteilles dans un panier qui contenait déjà quelques paquets de sandwiches.

— Ce sera pour le goûter... J'ai fait faire de la citronnade bien fraîche. Aimez-vous la citronnade ?

— Bien entendu. J'aime tout ce qui est frais.

Charlette, depuis un instant, le considérait avec une certaine sévérité. Appuyée contre la portière de la voiture, elle ne disait mot. Seuls, ses regards parlaient, presque hostiles. Jan-Jac, malgré qu'il en eût, s'émut de leur expression.

— Je suis le raseur tombé du ciel ? demandait-il spirituellement.

— Non, avoua franchement Charlette. Mais... vous pouvez le devenir.

— Ah ! Ah !

Il se mit à rire, rassuré soudain, pour son propre compte. Il avait redouté que « la petite fille comme les autres » ne se jetât à sa tête ? Eh bien ! il n'en était guère question ! Voici qu'à son tour, Jan-Jac jouait le rôle de l'épouvantail : le fiancé *possible*, dont on vous rebat les oreilles, avec force recommandations : « Un gentil garçon. Bonne situation. *Fils à papa*... Tâche de lui plaire, ma chérie ? Il peut faire un excellent mari ». Pffft !... La recommandation, loin de convenir à l'indépendante Charlette — qui, elle aussi, avait fait vœu de célibat — l'avait mise en garde.

— Attention ! On m'envoie un fiancé « sur commande » !... Il s'agit de le décourager. Je saurai m'y prendre !...

Elle en riait de joie à l'avance.

Puis, elle l'avait vu venir, la veille, beau gars tout empêtré de sa propre inquiétude et présentant, tel un trophée, ses... fleurs de courge ! Et elle avait été désarmée par le fou-rire.

Mais, lorsque Jan-Jac avait repris, à pied, le chemin de Monaco, ses transes l'avaient reprise.

« Il n'est pas antipathique. Il aurait pu faire un bon camarade. Quel dommage !... »

Le décourager, en prenant des airs de poseuse ? Charlette était trop naturellement enjouée pour cela. Lui jeter à la tête : « Moi, je ne comprends la vie que menée à grandes guides : le théâtre tous les soirs ; je ne m'habille que chez les grands couturiers ; je sème l'argent par les fenêtres ; j'ai plusieurs *flirts*... » ?

Invraisemblable, n'est-ce pas ? Lorsqu'on sait, par « ces bavardes de mère-grands », qu'on est une bonne petite fille, dorlotant les siens, coupant souvent ses robes elle-même, et possédant, simple et droite, un cœur loyal et franc... Des *flirts* ? Charlette ignorait, au fond, ce que cela pouvait représenter. Tous ses camarades, connus depuis l'enfance, étaient considérés par elle comme des frères.

Allons ! Il fallait trouver autre chose.

Et voici que l'inspiration la guidait. Complaisant et simple autant qu'elle-même, Jan-Jac avait accepté de l'aider à porter les thermos... Il méritait un peu de confiance. Au fait ! oui, c'était cela qu'il fallait faire. Le mettre dans la confiance et... s'en faire un allié. L'idée était originale et sûre !



Au rire de Jan-Jac, le visage de Charlette s'était détendu, soudain.

— Non, vous n'êtes décidément pas l'épouvantail que je redoutais, reconnut-elle.

— Je vous remercie... (Il la salua comiquement). Était-ce donc là l'idée que vous vous faisiez de moi ? Avouez donc que M<sup>me</sup> de Beau-court — après force échange de lettres avec ma grand'mère — vous avait parlé de moi comme... d'un parti... inespéré ? Non, le mot est exagéré. Mettons : d'un parti présentable ?

— A peu près...

— Et naturellement, vous avez tout de suite réagi ?

— Ah ! pour ça, oui !

— Franchise, franchise, comme je t'aime ! prononça gaiement Jan-Jac. Confiance pour confiance, grand'mère aussi me parlait de vous comme d'une jeune fille...

— Accomplie ! jeta Charlette en riant.

— Accomplie, certainement. Une « petite fille modèle » devenue le type même de la fiancée désirée par les familles...

Leur rire s'épanouit franchement. Leurs regards, désormais limpides et joyeux, ne se redoutaient plus... Une alliance parfaite naissait entre eux.

— Que pensez-vous de moi ? demanda gravement Charlette.

— Que vous êtes, j'en suis sûr, la plus loyale des camarades. Votre conduite, à mon égard, me le prouve. Dès le second jour, vous m'aidez à écarter cette épée de Damoclès qui pendait

sur nos deux têtes... Je vous en suis reconnaissant, croyez-le !

Charlette retrouva toute sa gaieté pour répondre :

— Eh bien ! me voici fixée ! Je ne vous plairai jamais. Quelle chance !

— Oui, c'est une chance, approuva sérieusement Jan-Jac. Grâce à votre franchise, je vais pouvoir passer d'excellentes vacances et je puis vous assurer que vous n'aurez pas de camarade plus dévoué, ni plus fraternel que moi.

— Mais, j'en serai très fière... Votre amitié doit avoir, j'en suis certaine, une grande valeur : vous ne devez pas la distribuer à tout venant. De plus, nous venons de former un pacte entre nous. Alliance défensive et offensive, pas ?... Alliance contre tous les tourmenteurs, les créateurs d'unions par correspondance ! acheva-t-elle comiquement. Et surtout, motus ! Rien à personne de nos confidences. Ni aux amis, ni aux... tourmenteurs !... Alors, copains ?

Elle tendait sa main hâlée.

— Copains, bien sûr ! lança Jan-Jac avec un enthousiasme qui fit sourire d'aise Charlette. Et il serra avec force la main tendue, comme celle d'un jeune garçon.

Tandis qu'ils s'en revenaient, par une allée bordée de massifs et d'eucalyptus géants, elle crut avoir une inspiration tout à fait rassurante :

— C'est égal si... vous alliez changer d'avis ?

— Je ne le crois pas, avoua Jan-Jac, avec une égale franchise.

— Tout de même, je ne serai tout à fait rassurée que si vous me faisiez un serment.

— Vous êtes amusante ! Quel serment dois-je vous faire, pour vous assurer que jamais... Ou plutôt, non, que toujours... Enfin, je veux dire : que jamais je ne me poserai, auprès de vous, en fiancé-épouvantail ?

— Quel serment ? Cherchons bien... Ecoutez, Jac-Jac ! Puisque notre excursion a pour but Notre-Dame du Laghet, ne pensez-vous pas, comme moi, que nous pourrions là, faire le vœu de ne jamais nous unir l'un à l'autre ?

— Mais, je le veux bien. Seulement, Charlette, rappelez-vous qu'il est défendu, par l'Évangile, de jurer sans motif raisonnable.

— C'est vrai !... Tout de même, Jan-Jac, j'aurais plus confiance en vous si vous me disiez, là-bas : « Je vous promets de ne jamais vous épouser... » Est-ce dit ?

— Si vous le désirez... Cependant, je puis vous l'assurer, ma parole suffisait, répondit Jan-Jac, attristé par cette insistance.

Elle allait répliquer aimablement, devinant qu'elle l'avait froissé, lorsqu'ils aperçurent Colette qui venait à leur rencontre.

— Mais que faites-vous donc ? On vous attend... Ta grand'mère vient de descendre au jardin, Charlette. Elle veut te charger d'une commission, je crois.

— D'une commission ? s'étonna Charlette.

— Oui... mais, je ne sais laquelle.

M<sup>me</sup> de Beaucourt accueillit Jan-Jac par ce ton affectueux auquel il trouvait tant de charme.

— Eh bien ! Jan-Jac ? Vous allez donc connaître à votre tour Notre-Dame du Laghet ?

— J'en suis très heureux, Madame. Je sais

qu'il s'agit là d'un des plus célèbres pèlerinages de la région.

— Un pèlerinage célèbre, en effet. Invoquée par ceux qui souffrent — malades, angoissés, isolés — ou bien par ceux que menace un danger soudain, Notre-Dame du Laghet a accompli une foule de miracles. Des ex-votos reconnaissants l'affirment. Mais — et cela charmera l'artiste que je devine en vous — ces ex-votos sont tous de petits tableaux représentant soit l'accident, soit le lieu où cela s'est passé, soit le malade auquel l'intervention de Notre-Dame du Laghet a porté secours. Il s'en suit une curieuse, émouvante et parfois bien naïve exposition de peintures inspirées plus ou moins heureusement et exécutées avec plus ou moins de bonheur, selon le talent du peintre... Vous verrez cela.

— Vous vouliez me charger d'une commission, grand'maman ?

— Oui... Tu emporteras ces fleurs que vient de cueillir Basilique, pour fleurir l'autel, ma chérie.

— Entendu !

Appuyée sur le bras de Jan-Jac, Mme de Beaucourt les accompagna jusqu'aux voitures. Aline Sélestat, son frère et Paulette Marlioz, les trois « savants » du groupe prirent place dans la même auto. Marilène Saint-Agnan et Colette Saint-Clet s'assirent au côté d'André Saulnières, qui conduisait la seconde. Charlette et Jan-Jac sautèrent gaiement dans la troisième, dont Paul Avricourt prit le volant en mains.

— Bonne promenade ! prononça Mme de Beaucourt. Et... pas d'imprudences, n'est-ce pas ?

— Sages comme... des images animées ! répliqua Charlette.

M<sup>me</sup> de Beaucourt eut un bon sourire. Son regard malicieux effleura discrètement les visages détendus, confiants, heureux de sa petite-fille et de Jan-Jac et une expression de joie anima soudain ses traits.

Allons ! Tout allait bien... Très bien...

« Mais oui, tout va bien, songeait au même instant Charlette, radiieuse. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, selon l'expression consacrée. »

De son côté, Jan-Jac pensait :

« C'est un bon garçon, cette Charlette ! Quelles belles vacances je vais avoir !... »

Et tous deux, ayant surpris le regard heureux de M<sup>me</sup> de Beaucourt, échangèrent un sourire.

## CHAPITRE IV

### DANS LE CLOITRE...

Lorsqu'on part pour une excursion, assez proche en somme, et que l'on a devant soi tout l'après-midi, le chemin des écoliers est le plus indiqué. Il avait été entendu, entre les trois jeunes gens conduisant les trois autos, que chacun mènerait la sienne à sa guise — ou plutôt à celle de ses occupants. Le rendez-vous général

aurait lieu, vers cinq heures, devant l'église de Notre-Dame du Laghet.

Paul Avricourt, sur le conseil même de Charlette, qui désirait faire admirer le magnifique panorama de la baie de Villefranche à Jan-Jac, lança sa voiture, à une allure raisonnable, le long de la Grande Corniche. De bon cœur, Jan-Jac s'émerveilla. Ces tons ! ces reflets inattendus, pour lui, le Parisien, habitué aux plages de la Manche ou de l'Océan, oui, décidément, la Méditerranée était une sirène !

La baie de Villefranche, vue ainsi de haut, et enchâssant dans le métal doré de ses côtes, un saphir liquide, l'éblouit.

— Quelle magnifique aquarelle ! prononça-t-il d'un ton sincère. Comme vous êtes heureuse, Charlette, de passer, depuis votre enfance, toutes vos vacances dans le Midi !

— Je l'aime profondément, reconnut Charlette d'une voix vibrante qui étonna Jan-Jac. Je l'aime comme on peut aimer un être qui ne vous a jamais déçu... Cette région — où je suis née — car je suis née ici, au Cap-d'Ail, est pour moi le paradis terrestre.

Paul se contentait de les écouter, sans parler. Pris par sa responsabilité de conducteur — et connaissant du reste par cœur cet admirable paysage — l'émerveillement de Jan-Jac, pour qui il semblait éprouver déjà une réelle amitié, lui suffisait.

Soudain, comme l'auto flânait, sans but précis, Charlette consulta sa petite montre de poignet.

— Il faut maintenant nous diriger vers le Laghet. Nous serions en retard au rendez-vous !

Au bout de quelques minutes, Jan-Jac s'aperçut que le paysage avait changé. Ce n'était plus la nature riante et pittoresque des environs immédiats du Cap-d'Ail. Non. Au fur et à mesure que l'auto redescendait vers le fond du vallon de Laghet, le paysage changeait de caractère, devenait plus grave, plus sévère. Des ifs « en quenouille » le punctuaient originalement.

— Où sommes-nous donc ? interrogea Jan-Jac. Quel étrange décor ! Un décor à la fois sauvage et qui parle à l'âme.

— Il a son charme, n'est-ce pas ? dit Paul. L'on ne se croirait plus en France, mais dans une région de l'Ombrie. Tous les visiteurs, tous les pèlerins qui vont au Laghet sont impressionnés par ce paysage qui convient si bien au vieux cloître que vous allez connaître.

Harmonie, gravité... Jan-Jac, de plus en plus, se laissait prendre à l'infinie séduction de cette altitude, où rien ne semblait sacrifier au goût du superficiel. Ces routes, ces chemins, ces passants aux yeux fiers, ce vieux berger et son chien (où donc avait-il laissé son troupeau ?), ces arbres orgueilleux, qui plaisaient à son âme, étrangement remuée...

— Les arbres ! rêva-t-il tout haut. J'aime les arbres... Oh ! posséder bien à soi un arbre ! Le soigner ! J'envie les jardiniers...

— J'aime aussi beaucoup les arbres, murmura Charlette, presque malgré elle.

Puis ils se turent, tourmentés tous deux par le même souci : cette promesse qu'ils devaient échanger en l'église de Notre-Dame du Laghet.

Cette promesse ressemblait à un vœu...

Et voici que soudain une même gravité — semblable à celle du paysage ombrien — se répandit sur leurs deux visages. Quel enfantillage, ce vœu, alors qu'il eût suffi, en somme, de la parole donnée par Jan-Jac !

« Si je lui demandais de ne pas faire ce vœu dans l'église ? pensait Charlette. Je le devine si loyal, si droit !... Il avait raison en m'affirmant que sa parole suffisait. Mais si je lui en parle, que pensera-t-il de moi ?... Or, il ne me plaît, décidément, que comme un bon camarade, j'en suis sûre... C'est égal, j'aurais aimé lui donner spontanément cette preuve de confiance... J'ai agi en enfant ! »

Tandis qu'elle formulait ainsi, tout bas, ces pensées déconcertantes, Jan-Jac, de son côté, songeait :

« Vais-je tenir ma promesse et faire ce vœu ?... Grand'mère m'a appris, lorsque j'étais petit, qu'il fallait toujours respecter un serment... Faire ce vœu au pied d'un autel ! Qu'en penserait grand'mère ?... Bien entendu, si je fais ce vœu, je puis le faire en toute tranquillité morale, puisque je ne compte pas le trahir... De cela, je suis absolument sûr. Mais c'était bien inutile, puisque je ne veux pas épouser Charlette... Alors, à quoi bon ? »

— Voici le Laghet ! annonça simplement Paul.

Etranger à leurs monologues intérieurs, et fort loin de se douter de ce qui les tourmentait, l'un et l'autre, il s'était contenté de conduire l'auto avec sa maîtrise habituelle, sans trop de vitesse, afin de leur permettre de contempler le paysage.



Aussi fut-il très étonné lorsqu'à sa question :

— Comment l'avez-vous trouvé ?

Jan-Jac répondit naïvement :

— Qui ça ?

— Mais, le paysage, mon cher !

— Très, très prenant...

Charlette revenait vers eux.

— Nous sommes les premiers. Tant mieux !

Du reste, nous sommes en avance. Aussi, je vous propose de ne pas les attendre et d'entrer déjà visiter le cloître. N'est-ce pas, Jan-Jac ?

Elle s'était ressaisie.

« Après tout, pensait-elle, ce vœu une fois prononcé, je serai tout à fait rassurée. Aussi, ne changeons rien à ce qui a été dit. »

Et ils pénétrèrent dans la cour de l'église.

Jan-Jac fut tout de suite saisi par le charme de l'élégant édifice du xvii<sup>e</sup> siècle. Conduit tout d'abord vers le cloître, par ses nouveaux amis, il demeura bouche bée devant la profusion des ex-voto pendus le long des murs, en reconnaissance des grâces obtenues. C'était, pour la plupart, de petits tableaux relatant, avec une naïveté impressionnante, l'accident ou la maladie évités grâce à l'intercession de Notre-Dame du Laghet. On y voyait, par exemple, un enfant sur le point d'être foulé par les sabots de deux chevaux traînant une élégante calèche. Le pied des chevaux était déjà sur l'enfant... Mais, le cocher maîtrisait ses bêtes et l'on devinait que, miraculeusement, l'enfant avait été sauvé. La présence même de cet ex-voto le prouvait.

Plus loin, Jan-Jac s'arrêta devant l'étonnante

représentation d'une voie de chemin de fer au dessus de laquelle s'arrondissait un pont. Un train passait dessous à l'instant même, sans doute, où cet homme, qui paraissait suspendu entre ciel et terre, était tombé de ce pont... Lui aussi, certainement, avait été sauvé.

Mais, ce qui l'impressionna le plus, après tous les tableaux montrant des malades allongés dans leurs lits — et certainement guéris — ce fut une petite toile sur laquelle on apercevait une femme aux cheveux blancs ; effondrée sur une chaise, elle paraissait sangloter... Or, la porte s'ouvrait et un homme âgé — le père, bien entendu — ramenait doucement par la main, vers la maman, leur grande fille... Il devina l'histoire — ou le drame — et comprit la pensée fervente qui avait désiré commémorer, par un ex-voto, le retour au bercaïl de l'enfant chérie, un moment égarée du droit chemin...

Nullement choqué par la laideur de certains tableaux — en lesquels il sut chercher la pensée qui les avait inspirés et non le défaut de talent de l'exécutant — il admira sincèrement, par contre, ceux révélant une certaine maîtrise. Certains lui parurent de petits chefs-d'œuvre.

— Est-ce assez passionnant, n'est-ce pas, de pouvoir deviner, par les modes et les modes de locomotion représentés, l'époque à laquelle ont eu lieu tous ces incidents ? demanda Charlette, qui suivait attentivement sur le visage de Jan-Jac ses impressions.

— Bien curieux, en effet ! On y voit de tout.

Mais savez-vous qu'à côté de... *croûtes*, il y a des toiles qui ont une certaine valeur ? Celle-ci ne manque pas de vérité artistique. On y devine le talent d'un artiste sincère, vibrant, qui a ressenti profondément l'émotion de l'accident — qu'on lui a ensuite décrit — et de l'aide providentielle accordée à la prière des parents présents, en voyant leur enfant rouler sous les sabots d'un cheval. Pensez à l'acte de foi spontané qui dut jaillir de leur cœur et admirons la sincérité magnifique avec laquelle cet artiste inconnu (puisqu'il n'a même pas daigné signer), a su traduire leur émoi ! Oui, ce petit tableau me plaît énormément.

— Vous êtes un enthousiaste ? Tant mieux, dit Charlette.

— Suis-je un enthousiaste ?... Après tout, peut-être. Je souffre tellement lorsque je suis en présence d'un être éteint, desséché moralement — d'un être momifié — qu'il est bien possible que je sois un enthousiaste. Mais... je ne m'en étais jamais douté ! avoua-t-il gaiement.

— Il est si difficile de se connaître soi-même, plaisanta Charlette.

— Pour cela, oui !

Où donc était passé Paul ? Voici que Charlette et Jan-Jac, attirés magnétiquement par l'autel, et comme extasiés par leur pensée intérieure, s'avançaient d'un même pas de somnambules dans l'église... A ce moment exact, chacun d'eux souhaita, inconsciemment et sans bien s'en rendre compte, une intervention mi-

raculeuse l'empêchant d'accomplir le serment convenu.

Charlette fit-elle ce vœu, dans le silence et le secret de son cœur ? Au moment où Jan-Jac qui la guettait du coin de l'œil, la voyait joindre les mains et baisser le front — ce front soudain tourmenté que semblait marquer l'ombre d'une ride lumineuse — le pas léger de Paul retentit derrière eux et Jan-Jac, stupéfait, le vit poser discrètement sa main sur le bras de la jeune fille.

— Nos amis sont là... Ils sont inquiets de notre absence. Ils vous cherchent partout...

Charlette ne répondit rien, mais ses regards s'élevèrent, fervents, vers la voûte de l'église. Avait-elle, oui ou non, fait le vœu qu'elle-même avait décidé ? Jan-Jac, dans l'incertitude, se retourna vers elle...

Alors, ils échangèrent un regard... Et ce regard était si impressionnant, pour chacun d'eux — il contenait, à la fois, tant de questions et de réponses involontaires — il paraissait si bien soulever le voile de ces deux âmes qui se découvraient soudain, qu'ils tressaillirent et baissèrent ensemble les yeux...

Il parut à Jan-Jac qu'il venait de rêver debout, quelques minutes durant, dans la vieille église... Lorsqu'il releva ses paupières, Charlette et Paul avaient disparu...

Il les retrouva tous hors du cloître, près des autos. Avaient-ils donc déjà visité l'intérieur

du monastère ? Sans doute. D'ailleurs, ceci n'intéressait pas Jan-Jac. Une autre pensée inscrivait davantage, sous son front, un fébrile point d'interrogation :

« A-t-elle promis ? A-t-elle fait le vœu ? »

Pourquoi tenait-il tant à connaître exactement ce qui s'était passé dans l'esprit de Charlette, durant ce quart d'heure que tous deux avaient passé dans l'église ? L'impatience et la curiosité le rongeaient. Et soudain, comme la jeune fille, aidée de ses amies, procédait à l'installation du goûter, il parvint à l'isoler de ses compagnes et à lui demander, dans un murmure :

— Eh bien ? Est-ce fait ?

Charlette leva vers lui ses yeux purs.

— Je n'en ai pas eu le temps, avoua-t-elle avec un dépit un peu trop simulé pour être sincère. Et vous ?

Il parut alors à Jan-Jac, qui l'examinait attentivement, que la candeur des grands yeux levés vers lui contenait une légère touche de malice. Sinon, pourquoi ce léger rayon lumineux aurait-il parcouru, comme un feu follet, ces iris noirs ?

— Moi ? dit-il, moi, j'ai promis... de n'être jamais un obstacle à votre bonheur...

— Merci.

Et ce fut tout. Elle s'en retourna vers ses compagnes, sans qu'il pût deviner si le sourire, dont elle venait de le gratifier, indiquait de la reconnaissance pour son serment — ou plutôt pour les termes de celui-ci...

## CHAPITRE V

## A BORD DE LA « PITCHOUNETTE »

Le lendemain, Jan-Jac fit adresser, par un grand fleuriste de Monte-Carlo, une gerbe de roses à M<sup>me</sup> de Beaucourt, qui l'en remercia le jour même, par un court billet.

« Je suis vraiment touchée de cette attention mon cher Jan-Jac. Vous avez fleuri toute ma maison... Venez donc me voir cet après-midi. Vous resterez à souper avec nous. Il y a de la *ratatouille niçoise*. Connaissez-vous la *ratatouille* ? Non, j'en suis certaine.

« A tout à l'heure et, avec un grand merci recevez, mon cher enfant, l'expression de mes affectueuses pensées.

« Edmée DE BEAUCOURT. »

— Qu'est-ce donc que la « ratatouille » ?.. se demandait comiquement. Jan-Jac, au moment où il quittait l'hôtel, afin de prendre l'autobus pour le Cap-d'Ail.

Il vit avec satisfaction, dès son arrivée à Miramare, que Charlette, cette fois, l'accueillait en véritable camarade. La crainte avait fui son front doré, dont la courbe séduisit Jan-Jac.

M<sup>me</sup> de Beaucourt était installée sous les ar

bres, devant le grand escalier conduisant à la terrasse de la villa. Entourée de sa petite cour, à laquelle s'étaient joints quelques voisins du Cap, elle écoutait attentivement, ou charmaient tour à tour son auditoire.

L'arrivée de Jan-Jac fut fêtée par la jeunesse. On l'attendait impatiemment pour descendre à la baie de la Mala.

— Je crois que Paul désire vous présenter son yacht *La Pitchounette*. Il en grille d'envie... Eh bien, qu'attendez-vous, mes enfants ? Partez !

Mais Jan-Jac tenait à demeurer quelques minutes auprès de M<sup>me</sup> de Beaucourt. Assis sur un siège bas, auprès d'elle, il subissait avec une certaine tendresse le charme émanant de son visage grave. Sa voix nuancée, musicale, était demeurée fraîche, M<sup>me</sup> de Beaucourt, qui aimait les pauvres, faisait à leur intention deux ou trois conférences par an, et ces conférences étaient très suivies. Son langage, qui n'avait cependant rien de précieux, était très châtié et rappelait, par certains tours, le bon xix<sup>e</sup> siècle. Bref, elle était grande dame jusqu'au bout des ongles.

Mais il fallut bien céder aux appels réitérés des « sauvages » et ce fut M<sup>me</sup> de Beaucourt elle-même qui insista pour qu'il les suivit vers la plage.

Ah ! cette descente ne ressemblait pas à la précédente !... Encadré de Charlette et de Paul, Jan-Jac eut vraiment l'impression de faire partie de la petite troupe. Lorsqu'ils eurent

atteint le bord de mer, Paul fit quelques pas sur le sable et héla, avec gaité :

— Ohé ! père *Mariusse* !...

Charlette désigna du doigt, à Jan-Jac, un homme au visage cuit et recuit par le soleil. Son torse musclé portait un vieux jersey rayé de matelot.

— C'est le père Marius ! Un numéro... Vous allez le connaître. Il assume la garde de plusieurs cotres ou batelets ancrés dans la baie de la Mala...

Le père Marius abandonna le filet qu'il était en train de raccommoder et se dirigea vers le petit groupe.

— Bien le salut ! prononça-t-il avec jovialité. Et alors, comme ça, monsieur Paul, vous voulez aller faire un tour dans votre bateau, avé vos amis ?... C'est bien, ça ! On ne devient pas un vrai marin, en faisant du camping !

— Vous n'aimez pas beaucoup la terre ? Je veux dire le rivage, père Marius ? interrogea aimablement Jan-Jac.

— Pas trop, Monsieur...

— Jan-Jac, acheva Charlette.

— Pas trop, pour être franc, monsieur Jan-Jac. Pour tout vous dire, de la terre, moi, je n'aime que ma femme, ma bicoque — construite tout près de l'eau, du reste — et la plage... Mais, la mer, ça vaut encore mieux que la plage !

— Alors, embarquons-nous ? demanda Paul.

— Be oui !... Je mets à l'eau *Normandie-II* et je vous y conduis...

*Normandie-II* ? La propre barque du père Marius. Une fameuse barque de pêche ! Il lui



arrivait de passer avec elle toute une nuit au large des côtes.

Ravi du tour amusant que prenait la promenade, Jan-Jac sauta avec légèreté, à la suite de Charlette, dans cette barque célèbre.

— Vous ne pourrez pas y entrer tous à la fois, dit le père Marius. Je conduis d'abord monsieur Paul, le propriétaire, comme de juste, mademoiselle Charlette et monsieur Jan-Jac aussi. Deux encore d'entre vous peuvent embarquer. Qui c'est qui veut être du premier voyage ?

Colette et Aline embarquèrent à leur tour dans *Normandie-II* et le père Marius se mit à ramer. Cependant qu'il appuyait sur les avirons, sa langue se démenait.

— Un beau jour pour une promenade, té !... Vous avez eu bien raison ! A propos, et quand est-ce que vous irez la pêcher vous-mêmes, la soupe de poissons, comme de vrais pêcheurs ?

La proposition amena sur toutes les faces des sourires.

— Pêcher soi-même sa soupe de poissons, c'est une fameuse idée, ça !... Qui est-ce qui en est ?

— Moi ! répondit le chœur, unanime.

— Alors, on va avertir tous les copains demeurés sur la plage et, dimanche prochain, si vous le voulez, on embarque après la messe.

— Nous pourrions au moins déjeuner chez grand'mère ? lança Charlette, en bonne ménagère. Après, vers deux heures, on embarquera.

— C'est trop tard... ou trop tôt ! jeta négligemment le père Marius. Et puisque vous

me faites l'honneur — je le sens — de me demander... tacitement... mon avis, je vous dirai donc qu'il ne me semble pas trop de toute la journée, pour la pêcher, votre soupe. D'ailleurs, je pense que vous feriez bien de partir tout de suite, après la première messe.

— Voici qui va désoler les paresseux ! dit Colette.

— Dame !... Si vous voulez une bonne soupe, il faut y mettre dedans tout ce que la Méditerranée peut vous offrir !

Son accent fleuri amusait prodigieusement Jan-Jac.

— Surtout, reprit le père Marius, en clignant ses petits yeux intelligents et malins, surtout que, n'est-ce pas, sans vouloir vous froisser le moins du monde, vous êtes encore des amateurs ?... Alorsse, comme je connais l'âge de vos estomacs, je crois que vous feriez bien, si vous me demandez encore et toujours mon avis, d'emporter tout de même de quoi rompre la croûte, à midi... Sans ça, vous pourriez fort bien vous passer de déjeuner, bé oui !

— Quand vous partez ainsi, père Marius, emportez-vous aussi votre déjeuner ?

— Mais, ça n'est pas la même chose, voyons ! se récria le vieux pêcheur, hilare. Moi, je suis né, autant dire, sur la Méditerranée. Mon enfance s'est passée à y barbotter, ou à suivre mon père qui était déjà un pêcheur célèbre à dix lieues alentour... Alors, vous voudriez pas, tout de même, comparer ?

— Non, bien sûr, prononça Charlette, conciliante.

— Alors, quand c'est-y que vous prenez la mer ?

— Mais, dimanche, n'est-ce pas ? demanda Paul, interrogeant de l'œil ses amis.

— Oui... Oui, dimanche !

— Va bien. La *Pilchounelle* sera astiquée et reluisante comme les écailles d'un poisson frais sorti de l'eau !

Ses bras puissants avaient guidé la bonne grosse barque vers le yacht. Sa large main se tendit et empoigna l'échelle de corde qui pendait.

— Allez-y, monsieur Paul... Passez d'abord. Puis, vous tendrez la main à ces jeunes demoiselles... Là... Là... C'est bien... Maintenant, je retourne chercher le second contingent.

En attendant son arrivée, Paul fit les honneurs de la *Pilchounelle* à Jan-Jac, qui s'émerveilla.

— Ce doit être un bonheur de posséder à soi un yacht aussi charmant ! Mais n'est-il pas trop dur à faire marcher... sur l'eau ?

— Très facile, au contraire. Venez voir ce que j'appelle la « chambre des machines »... Nous y voici. Dans ce réduit, vous voyez le principal. La *Pilchounelle* « marche » pour employer votre expression, grâce à un moteur à pétrole. Enfantin, vous voyez ! Je vous apprendrai tout à l'heure, quand nous serons tous embarqués, le maniement du moteur et vous saurez vous-même, dans une heure, diriger la *Pilchounelle*.

Le second contingent embarquait à son tour.

Demeuré dans sa barque, le père Marius beuglait :

— Oh ! les messieurs et demoiselles !... Quand c'est-y qu'il faut venir vous chercher pour vous ramener à terre ?

Paul mit ses mains en porte-voix et, du bout du yacht, cria :

— Nous serons là vers les sept heures, père Marius ! Mais, ne vous en faites pas ! On vous appellera...

— Comme ça, ça va !

Et il s'éloigna dans sa barque, après un adieu joyeux lancé d'une voix tonnante.

— Venez prendre le coup de l'étrier, dit Paul à ses amis. Après quoi, nous irons nous promener...

Jan-Jac descendit le petit escalier aux marches étroites. Et, ses yeux de Parisien, habitués aux seules barques du Bois de Boulogne, ou de la Marne, ou de l'Oise — c'était à peine s'il avait fait, en Normandie, quelques promenades en mer sur le cotre d'un camarade — s'émerveillèrent devant la coquette installation imprévue. Il y avait, d'abord, une première pièce bordée de deux côtés par des banquettes confortables qui, le soir, pouvaient se transformer en deux couchettes. Des tables étroites flanquaient ces banquettes et les parois, ornées de boiseries claires, dissimulaient quelques placards.

— C'est la salle à manger, dit Paul, négligemment.

La seconde pièce formait une vraie cabine, comportant deux lits, une table, un placard, un

lavabo et deux chaises. Puis il y avait un assez grand réduit, à la suite de la cabine, où l'on voyait des seaux, les bidons de pétrole, une petite cuisinière, deux placards contenant des boîtes de conserves et aussi un réservoir pour l'eau douce.

Pour Jan-Jac, l'installation pratique et pourtant sommaire de ce petit yacht était une véritable révélation. Avec le pont, ses deux bancs et ses trois *transatlantiques* — sans compter la fameuse « chambre des machines ! » — il y avait bien de quoi faire s'ébahir d'admiration un jeune homme moins à la page.

Cependant qu'avec Paul il avait fait le « tour du propriétaire », les jeunes filles avaient dressé rapidement le couvert du goûter. On avait trouvé, dans les placards, quelques boîtes de fruits en conserves et aussi des biscuits. A vrai dire, ceux-ci étaient secs... autant que du cuir de crocodile. Mais, sur la proposition de Ppul de les tremper dans de l'eau de mer, tous se récrièrent.

— Le porto suffira pour les amollir. C'est qu'il est rudement bon, ce porto !

— Je vous crois ! Et il m'en reste encore quelques bouteilles.

— Réserve-les pour la grande sortie de dimanche. M'est avis que nous aurons besoin d'un sérieux encouragement, dit Paul-Louis Sélestat. Au fond, moi, vous savez, la pêche !...

— Tu préfères la chasse au papillon ?

— Comme tu viens de l'exprimer avec poésie... Oui, je préfère les insectes.

— Entomologiste, va !

— Si tu veux... Et je m'en flatte, bien que je n'aie rien, hélas ! d'un Jean-Henri Fabre !

— A propos, Charlette, dit Paul Avricourt, Charlette, qui paraissait rêver, les yeux levés vers un hublot qui révélait un coin de ciel, porta vers lui son regard.

— A propos ? questionna-t-elle.

— Oui... Ne vous ai-je pas vue, hier, dans le jardin de Miramare, ramasser je ne sais trop quel animalcule...

— Cet animalcule était un bébé-chenille !

— ... pour le déposer avec délicatesse sur une feuille ?

Il y eut un silence étonné. Les uns sourirent charmés par l'image. Les autres soulevèrent des sourcils réprobateurs. Les yeux de Paul — ces grands yeux noirs aux reflets verts, cerclés de cils châains — s'attendrirent en recevant le regard franc de Charlette. Muet, Jan-Jac écoutait.

— C'est bien possible, avoua Charlette, indifférente.

— Et ce faisant, vous faisiez tort au jardin de votre grand'mère... Car ce bébé-chenille deviendra grand, tout comme le petit poisson de la fable et, quelque jour, dévorera les feuilles de vos mûriers pour dessert.

Charlette leva une main fataliste.

— Qu'y puis-je ?

— Il fallait écraser la chenille.

— Ah ! non, par exemple ! Si la nature l'a créée, si Dieu permet qu'elle vive, de quel droit moi, la supprimerais-je ?... La mort, comme c'est triste, en dépit de tous les espoirs auxquels

je crois sincèrement... La vie, comme c'est beau !... Perdre un être cher ! Voir ses yeux, ses chers yeux s'embrumer, sentir ses mains se glacer, son cœur cesser de battre... Ah ! c'est vraiment affreux !... J'ai perdu, toute jeune, bien des miens... Il ne me reste plus que grand-mère — qui m'a recueillie, aimée, protégée... Je lui dois tout. Mais, c'est égal, je ne me console pas d'avoir perdu les miens... Depuis, je respecte et j'aime la vie dans toutes ses manifestations. Exception faite, bien entendu, pour tous les animaux nuisibles. Oui, je sais ce que vous allez me dire, Paul. La chenille aussi, c'est un animal nuisible... Si vous voulez... Mais, c'était un bébé. Un embryon d'être, innocent, inconscient... Je ne pouvais pas ne pas essayer de la sauver...

Les yeux de Paul s'étaient baissés pour voiler son impression. Mais ceux de Jan-Jac étaient demeurés bien ouverts. Charlette reprit :

— J'ai vu mourir un bébé, un soir, dans une maison amie... C'est une impression atroce !... J'ai vu s'éteindre un jeune chat de six mois, que j'avais élevé moi-même au biberon et que j'aimais de tout mon cœur... Le pauvre, emporté par cet affreux typhus des chats — si difficile à soigner, surtout lorsque, ignorant comme moi ses premiers symptômes, on s'y prend trop tard — est mort dans mes bras, pour ainsi dire, pantelant, hébété, à demi paralysé, lui si gai, si joyeux, la joie de la maison !... Ah ! Paul, c'est alors qu'on éprouve vraiment le réconfort d'une croyance sincère !... C'est alors

qu'on comprend la force de la prière, le miracle de la foi !...

Mains jointes, ses yeux dirigés vers le hublot couleur de ciel, elle semblait parler pour elle-même. Paul esquissa un geste d'excuse apitoyé. Mais elle suspendit son mouvement et reprit :

— Alors, comprenez-vous ce qui se passe en moi, lorsque je vois tuer, délibérément, sans le moindre remords, sans un regret, des êtres heureux, des bêtes faites pour mener leur petite existence humble et joyeuse ? Tuer !... Mais la mort suffit, voyons !... C'est *sauver*, au contraire, qu'il faudrait... Sauver tant qu'on peut, comme l'on peut. Mais faire vivre, aider à l'éclosion de la vie, la protéger... J'aime les bêtes de Miramare — nos chiens, nos chats, notre vieux cheval presque aveugle et qui a bien droit à son repos, après nous avoir loyalement servi durant de longues années — avec une amitié qui est une profonde affection. Je les estime, les guide, les aide moralement — il faut le faire, je le sais. La tâche qui m'a paru toujours la plus belle, la plus élevée, c'est celle de conducteurs d'âmes, s'il s'agit vraiment de chefs dignes de ce nom. Mais, surtout s'il s'agit d'enfants : développer ces petites âmes, faire lever, en leur esprit, en leur cœur, le levain de l'idéal, de la droiture, de la pureté... Voilà une tâche magnifique !... Elle m'aurait plu... Elle me plaira, peut-être. En attendant, je m'occupe des bêtes, sur lesquelles j'exerce...

Elle s'était tue, cherchant l'expression. « Mes qualités affectives » lui ayant paru quelque peu prétentieux.



— Votre bonté, souligna Jan-Jac, bouleversé sans bien savoir au juste pourquoi.

— Non, dit-elle, en hochant sa tête délicate, non, il ne s'agit pas de bonté... mais de justice !

— Et vous êtes juste, Charlette, au sens le plus magnifique, le plus émouvant du terme, souligna Paul-Louis Sélestat, autre ami des bêtes.

— Ce n'est pas pour rien que sa grand'mère l'appelle « *la petite disciple de Saint François d'Assise...* », commenta Colette pour Jan-Jac. Il n'est pas de bête, au Cap, qu'elle ne connaisse, qu'elle n'aime. Un pauvre chat errant y rôda, une quinzaine durant, le long des routes et des jardins... La pitié de Charlette lui valut, tout d'abord, la joie de rencontrer, au cours de ses promenades dans les oliveraies, la caresse d'une main amie, un sourire affectueux, une gâterie, une bonne nourriture...

— Et qu'est donc devenue cette pauvre bête ? interrogea Jan-Jac, intéressé.

— Cette pauvre bête ? répéta Marilène, avec un joyeux sourire. Mais c'est Tommy-Chat, que vous avez caressé tout à l'heure, sur les genoux de M<sup>me</sup> de Beaucourt. Eh ! oui... C'est Tommy-Chat, adopté depuis deux ans... Ah ! si vous saviez la reconnaissance des bêtes que l'on sauve, vous seriez vite gagné aux théories de Charlette !...

Jugeant que l'on avait assez chanté ses louanges, celle-ci donna le signal du départ.

— A votre poste, Paul ! En mer, mes amis, en mer !... Il fait un temps unique et nous demeurons là, à bavarder, quand il ferait si bon

respirer l'air du large ! Ou de l'avant-large, si vous voulez, car nous ne pourrions nous éloigner beaucoup, ce soir... Mais dimanche, Paul, vous ferez connaître à Jan-Jac les joies que l'on éprouve à croiser au large des côtes... N'est-ce pas ?

— C'est entendu. Eh bien ! je vais de ce pas vers la « chambre des machines ». Vous venez Jan-Jac ?... J'ai promis à mon oncle de vous faire connaître la manœuvre de la *Pilchounette*.

— Montons tous sur le pont, dit André Sauvinières. Il faut aider à la levée de l'ancre.

L'opération s'effectua sans difficulté et, bientôt, la *Pilchounette* quittait la baie de la Malapour pour se diriger vers celle de Monte-Carlo. Élève discipliné, sincèrement désireux de se rendre utile, Jan-Jac demeurait aux côtés de Paul Avricourt. Mais lorsque celui-ci jugea que sa trop grande attention l'empêchait d'admirer l'admirable panorama des côtes, il le poussa hors du réduit.

— Allez un peu admirer le paysage ! Vous reviendrez tout à l'heure. Du reste, il n'y a rien pour l'instant, qu'à maintenir la route. Et j'y veille personnellement...

Jan-Jac accepta sans protester. Quittant la « chambre des machines », il se dirigea à bâbord de la *Pilchounette* et s'accouda sur la rambarde.

Or, Charlette, accoudée non loin, se rapprocha de lui.

— Beau, n'est-ce pas ? demanda-t-elle simplement.

— Très beau, confirma Jan-Jac.

— Vous aimez cette côte ?

— Profondément déjà.

— Je sens que c'est vrai...

Elle tournait vers lui ses yeux sombres où brillait de l'or en fusion.

— Et vous débarquez à peine... Vous verrez cela, lorsque vous l'aurez habitée depuis un mois !...

Or, la *Pilchounette* doublait le rocher de Monaco... Tous deux levèrent les yeux vers son sommet et échangèrent un sourire, au souvenir des fleurs de courges.

## CHAPITRE VI

### JOURNÉE DE PÊCHE

— Vous embarquez avec nous, père Marius ? jeta négligemment Paul, le dimanche suivant, lorsque le vieux pêcheur les eut tous conduits à bord de la *Pilchounette*.

Le père Marius sourit et son visage, tanné et retanné par le vent, la mer, les embruns, s'épanouit gaîment.

— Vous pensez, au fond, dit-il avec son accent caractéristique, que le vieux Marius pourrait vous être utile ?... Eh bé ! les enfants, si je l'avais pu, je serais bien venu, foi de Marius !... Mais, il y a le devoir ! Vous n'êtes pas les seuls à vouloir aller pêcher votre soupe, ce jourd'hui !...

Alors, Marius doit rester fidèle au sol — lui qui n'aime que la mer !... C'est comme ça !... Eh oui, d'autres que vous peuvent aussi vouloir embarquer et avoir besoin de ma barque et de mes bras... Et puis, il y a tous ceux qui me demandent des conseils pour... *crawler*, dit-il plaisamment, en imitant l'accent parisien. Sans être un maître-nageur accompli, j'ai de vieux tours dans mon sac et plus d'un s'en trouve bien. Alors, adieu, hé ! les petits ?... Et bonne journée !

— Bonne journée aussi, père Marius !

— Au moins, dit encore le vieux marin, en clignant facétieusement de l'œil, au moins, avez-vous pensé à emporter de quoi vous restaurer, pour le cas où...

— Il n'y aura pas de « cas où... », répondit Paul gaiement. Nous déjeunerons de notre pêche — une fameuse friture, père Marius ! — et nous dînerons avec la soupe de poissons.

— Tout ça, c'est un beau programme ! Seulement, il faut l'accomplir !

— Nous l'accomplirons, ne vous en faites pas, dit André, qui aidait à la manœuvre de départ.

— Oh ! pour m'en faire, je m'en fais pas, bien sûr, fit remarquer jovialement Marius, dont la large patte brune demeurait accrochée à l'échelle de la *Pilchounette*, histoire de maintenir sa barque contre le petit yacht. D'abord — et d'une ! — je m'en fais jamais !... S'en faire, se biler, comme vous dites, tout ça, c'est un truc pour des Parisiens comme vous, de petits nerveux, quoi !... Ici, dans le Midi, on sait se la couler douce... Enfin, filez... Il est temps.

Si vous voulez manger autre chose que de la sardine en boîte et faire quand même la dinette à bord, il faut aller à la pêche, puisque, dites-vous, vous n'avez rien emporté !

— On part ! On part ! confirma Paul. Jan-Jac, voulez-vous me remplacer cinq minutes et surveiller cet inquiétant moteur, qui fait un pétard !...

Docile, Jan-Jac prit sa place. Bientôt, grâce aux deux jeunes gens, la *Pilchounelle* glissa lentement sur l'eau bleue de la baie de la Mala. On entendit alors le gros rire du père Marius, qui criait, dans ses deux mains placées en porte-voix :

— Et surtout, dites ? Si vous rencontrez une baleine, ne la laissez pas courir... Tendez-lui un morceau de sucre ! C'est ça qui vous ferait une belle soupe, bien tassée !

Il se tenait les côtes, dans sa barque, tout joyeux de sa plaisanterie.

— Pas drôle ! décréta Paul, un peu vexé.

— S'il s'imagine seulement qu'on l'écoute, grommela Jan-Jac, dont la tête issit difficilement de la « chambre des machines » — un maigre réduit où l'on pouvait, décidément, conserver tout juste la pose du *Scribe accroupi*.

— Hé ! les amis, il va falloir nous mettre sérieusement à la besogne, pour prouver à cet ours nageur que nous sommes tout de même capables de rapporter...

— Trois z'homards et quat' langoustes ! lança joyeusement Colette, la benjamine de la bande.

— Comme vous dites.

Et la *Pilchounelle* prit le large.

Mais le premier enthousiasme passé — et les lignes vingt fois jetées, rejetées, ramenées — il fallut bien se convaincre que pêcher du haut d'un petit yacht demandait tout de même une certaine expérience.

— Je parie que l'heure est mal choisie... Ou bien, c'est ce soleil...

— Ça ne mord pas ? demanda avec une feinte pitié Paul-Louis Sélestat.

— Non. Et vous ?

Paul-Louis eut un rire bref.

— Ça ne mord pas, répéta-t-il en écho.

— Et vous, Aline ?

— Le même succès que mon frère... Je crois que les poissons ne doivent pas aimer les amis des insectes !

— Où est donc Charlette ?

Ce fut Jan-Jac qui lança, le premier, cet appel « Charlette ? » aussitôt répété par les autres. Elle apparut bientôt au haut de l'escalier.

— Qu'y a-t-il ? Vous avez pêché la baleine prédite par Marius ?

— Ah ! bien oui !...

Charlette apparut sur le pont.

— Où en êtes-vous, exactement ?

— Je crois que Paul a pêché une girelle, dû négligemment Colette.

— Que ça ? demanda joyeusement Charlette. Eh bien ! il est heureux que j'aie pensé à prévoir le cas.

— Comment ! Vous aviez prévu ça ?

Paul paraissait scandalisé. Jan-Jac eut un sourire spirituel.

— Vous doutiez donc de nous ?

— Non ! pas de vous... mais... des poissons. Ils sont malins, les poissons ! Et, pour les prendre, il faut être plus malins qu'eux, encore, ce qui est difficile !... Vous n'êtes pas de la race des « Marius » ! Si bien que j'ai prévu le cas et que j'ai apporté...

— Une friture toute cuite ?... Ah ! ça, c'est bien, Charlette !

— Une minute, s'il vous plaît ! Pour vous punir de vouloir dépeupler la Méditerranée de ses hôtes, j'ai apporté seulement un en-cas végétarien.

— C'est tout de même bien, affirma Paul. J'ai une faim !... Et vous ?

— Nous aussi, clamèrent quelques voix.

— Alors, venez. Tandis que vous vous mettiez à plusieurs pour assassiner une girelle... moi, je me suis déguisée en *steward* et j'ai mis le couvert !

Des hourras escortèrent Charlette jusque dans la petite salle à manger du yacht, où chacun trouva, avec ravissement, une dinette exquisite et appropriée à la chaleur du jour. Il y avait là des rapiers emplis de salades de tomates, de poivrons, de courgettes. Et puis aussi, des concombres salés, à la russe, et toutes les variétés d'olives.

Pas de friture ? Qu'importait ! Tout cela était tellement plus sain, tellement plus frais !

Végétarienne sincère, Charlette n'avait pas oublié le blé germé qui accompagne si bien les crudités. Et puis, de la petite cuisine, venait une odeur si appétissante, que Colette, la curieuse, ne put se retenir d'aller y glisser son nez.

Elle en revint avec le sourire : des « croque-monsieur » crépitaient dans l'huile dorée.

— Va bien ! comme dirait Marius, annonçait-elle. Nous ne mourrons pas de faim aujourd'hui !

Du fromage de chèvre, du miel, des fruits, achevèrent ce repas délicieux, où des jus de fruits tenaient lieu de boisson.

— Je propose de voter un ban et moult félicitations à Charlette ! demanda Jan-Jac.

Elle lui répondit par un sourire et haussa l'épaule.

— J'avais tout prévu... Dois-je m'en féliciter puisque nous semblons fêter, en somme, votre insuccès ? Mais, bah ! laissez donc les poissons qui, selon le dicton, sont heureux dans l'eau... et reposez-vous, maintenant. Je propose une partie de... portrait.

— Acceptée. Qui est-ce qui sort ?

— Moi, si vous voulez, dit Paul.

Et parce qu'il faisait trop chaud sur le pont, il passa dans la cabine.

On le rappela aussitôt.

— C'est un homme ?... Je le connais ?... Il habite le Cap ? furent les premières questions qu'il posa.

Plusieurs « oui ! » énergiques lui répondirent.

— Il habite Miramare ?

— Non !

— La poste ?

— Oh ! non !

— Il a des chèvres et un gros chien ? (Paul songeait au berger qui descendait, parfois, chez M<sup>re</sup> de Beaucourt pour livrer sa provision de fromages).



— Il n'a rien de tout cela.

— Il sait pêcher?... demanda-t-il, enfin, avec un bon sourire.

Quelques éclats de rires fusèrent. Chacun n'osait répondre. Charlette fut forcée de reconnaître :

— Il sait pêcher.

— Alors, c'est Marius !... Trop facile, votre personnage ! Il n'y a pas deux « père Marius », faits comme lui, de par le monde.

— Mais, c'est que vous nous avez posé là une terrible question, après notre matinée et son insuccès !

— On se défend, dit Paul, négligemment. Eh bien ! qui est-ce qui sort, maintenant ?

— Personne, répondit Jan-Jac. Je vous propose une charade. Oh ! une charade... parlée : il fait trop chaud pour la jouer en ce moment et, d'ailleurs, l'espace nous manquerait.

— Allez-y, dit Charlette.

— Voici... Mon premier est un habitant du Cap (lui aussi !)... Mon second, dûment orné de trous, pourrait contenir mon premier... Mon troisième fut pêché par Jésus-Christ et surtout offert, par lui, à certaines catégories d'hommes... Mon quatrième est une mesure. Et mon tout...

— Eh bien ?

— Et mon tout fut un as dans sa partie !

Il y eut un silence... Puis, enfin Paul releva la tête.

— C'est malin ce « fut un as dans sa partie ! »

Mais cela ne nous éclaire pas.

— Je ne désire pas vous éclairer. Vous de-

vez, tous, être de première force à ce petit jeu.

— Pas prouvé, et d'une ! comme dit Marius. Ensuite, votre charade est un double rébus. Voyons... un habitant du Cap... un habitant du Cap ? J'y suis ! c'est...

— Non ! non ! Paul ! ne dites pas de nom. Laissez-nous chercher encore un peu, supplia Marilène. Un habitant du Cap...

— Un habitant du Cap... Et mon second pourrait contenir mon premier... à condition d'être orné de trous. Donc, d'être aéré. Mes amis, ce second, à mon avis, doit pouvoir contenir une bête.

— Hourra ! j'ai trouvé le premier, s'écria Charlette. Mon premier est : chat. Un habitant du Cap : c'est Thommy !

— C'est Thommy, reconnu avec simplicité Jan-Jac.

— Et mon second doit être... Attendez-donc ! un panier ? Non, il y a deux syllabes. Une boîte ? Hum ! non, ce n'est pas ça ! Un carton ? impossible.

— Une caisse ? proposa Paul.

Jan-Jac ayant été forcé d'en convenir, chacun sentit naître, sous son front, un grand point d'interrogation.

— Chat... caisse... Quelle drôle d'alliance ! D'abord le pauvre Thommy — et d'une ! comme dit de plus en plus Marius ! — serait fort mal à son aise dans cette caisse. Il possède, pour ses rares déplacements, une valise magnifique, en toile grise, munie de trous, justement, où il

peut se prélasser à l'aise. Chat... Caisse... Et notre troisième ?

— Mon troisième fut offert par Jésus-Christ aux hommes... aux hommes... commença Jan-Jac.

— De bonne volonté ! s'exclama Charlette, radieuse de pouvoir lire à livre ouvert dans l'esprit de son nouveau camarade.

— Mes félicitations, dit Jan-Jac. Il s'agit donc, de la...

— ... de la paix ! Est-ce bien cela ?

— Tout à fait cela. Allons ! qui devine mon quatrième ?

Depuis quelques instants, Aline et son frère se regardaient comiquement.

— Vous, vous êtes un farceur, dit enfin Aline, s'adressant au faiseur de charades. Je parie que vous...

Marilène l'interrompit.

— Non, non, cherchons encore. Voyons les mesures possibles : litre, mètre, are...

— Vous y êtes, dit Paul-Louis Sélestat.

— Hein ! fit Paul Avricourt

— Je crois comprendre, dit Charlette, qui suivait avec intelligence la mimique accentuée du frère et de la sœur. Il s'agit, mes amis, de Shakespeare, qui fut, nous pouvons le reconnaître, un « as dans sa partie ! »

— Exact, reconnut Paul, avec bonne humeur. Mais où donc avez-vous appris à prononcer l'anglais, Jan-Jac ?

— A l'école de ce contrôleur d'autobus qui, certain jour, à Paris, m'ébahit par sa prononciation... montmartroise. Je ne croyais pas cela possible. Je me mis à rire et pensai, aussitôt,

à la charade que l'on pouvait inventer. Il est vrai qu'alors, je ne songeais pas qu'un jour, ici-même, je vous en donnerais la primeur.

— Chat... caisse... paix... are... Vraiment très ingénieux ! s'exclama Colette, dans le ravissement. Puis-je replacer cette charade auprès de mes camarade de philo, Jan-Jac, à mon retour à Lyon ?

— Mais, je vous en prie. Je ne songe nullement à vous en réclamer des droits d'auteur, répondit-il joyeusement.

Son succès l'avait enhardi.

— Eh bien, si nous reprenions notre partie de pêche ? demanda-t-il, en offrant à la ronde la clarté dorée de ses yeux souriants. Il ne s'agit pas de rentrer bredouilles !... Il faut être sérieux pour prouver au père Marius que, si nous n'avons pas remorqué la baleine jusque dans la Baie de la Mala, nous sommes capables, tout de même, de rapporter autre chose qu'une girelle !... Est-ce dit ? Retournons-nous sur le pont.

Et tous remontèrent, par l'étroit escalier, tous, sauf Charlette, qui demeura...

## CHAPITRE VII

### MARIUS FAIT DE L'ESPRIT

La *Pilchounelle* regagnait la Baie de la Mala. Son étrave fendait l'eau bleue, avec la grâce nonchalante d'un grand cygne blanc se laissant porter, par le flot, jusqu'au rivage.

Massée sur le pont, la petite troupe arborait des mines clownesques. La pêche n'avait rien qui pût leur donner des visages joyeux. Or, Paul tenait à s'assurer l'estime de Marius !...

Mais le soir tombant, il avait bien fallu regagner le Cap-d'Ail, afin de ne pas inquiéter M<sup>me</sup> de Beaucourt.

— Qu'est-ce qu'il va nous passer, Marius ! s'exclama Charlette, bon enfant, en regardant ses amis.

Marilène lui jeta un regard de reproche comique.

— Tu es bien bonne de te joindre à nous !

— Dame ! ne sommes-nous pas tous solidaires ?

— Pourtant, tu n'as pas voulu toucher à une seule ligne...

— Question de principe.

Ah ! certes, c'était un retour sans gloire ! Ils imaginaient déjà les lazzis du père Marius, guettant leur arrivée, les curieux attroupés, les badauds aux yeux ironiques...

Paul soupira en contemplant le baquet, contenant trois pauvres petits poissons. Leur taille était pitoyable. Il y avait loin de cette pêche à celle que comptaient ramener les invités de Miramare !

— Tout juste de quoi faire une soupe de poissons pour un bébé-pygmée ! ironisa Colette. Ah ! ils nous ont bien fait la nique, nos trois z'homards !...

— Pas même une friture !... Ce qu'on riait de nous, sur les bords de la Marne, où les goujons s'élèvent comme des champignons !...

Dites, Colette, imaginez, en fermant bien les yeux, une guinguette, une longue table de bois, des banquettes et nous tous assis dessus. Ça sent bon les frites, les moules et la matelote d'anguille. C'est moi qui commande le menu... Imaginons-le... Tout d'abord — et d'une...

— Comme dit Marius ! interrompit Colette.

— Comme dit Marius, bien entendu. Tout d'abord, une belle friture... mais là, une très belle friture, bien dorée, bien croustillante, gemmée de sel fin...

— Paul, vous êtes un sadique ! gémit Colette. Je ne vous écoute plus, j'ai trop faim !

— Ah ! dix-huit ans ! Dix-huit ans ! dit Paul, en hochant la tête. Que vous êtes réalistes !

— Possible que je n'aie que dix-huit ans. Mais mon estomac n'en est que plus récalcitrant ! Or, il est près de huit heures du soir et depuis le déjeuner, nous n'avons rien avalé...

— Je ne vous octroierai pas la palme du martyr, pour cela, dit Paul, doucement protecteur.

— Je ne vous la demande pas !...

Elle avait lancé cette réplique d'une petite voix sèche et brûlante, comme si sa gorge était serrée. Paul lui fit face et l'examina attentivement.

— Fâchée ?... Comme c'est bête ! Mais pourquoi, voyons ? Allons, ma petite Colette...

— D'abord, je ne suis pas votre petite Colette... Vous me traitez toujours comme un enfant !

— Vous êtes si jeune, auprès de moi.

— Si jeune ? Mais vous n'avez que vingt

six ans ! Belle supériorité !... Seulement, voilà, je ne suis pas Charlette !...

— Hein ? s'ébahit Paul, sincèrement stupéfait.

— Oh ! je sais ce que vous allez me répondre : Charlette est une vraie jeune fille, elle. Charlette n'est pas un ex-garçon manqué. Charlette est ceci... Elle n'est pas cela... Et patali et patala ! comme dit cette bonne Basilique. Mais je ne coupe pas dans tout cela. Charlette est Charlette et... vous l'aimez !

— Hein ?... Etes-vous assez bête, pour orier cela sur les toits ! D'abord, ce n'est pas vrai !

— Mais si, c'est vrai ! appuya Colette, sérieuse, presque grave. Et puis, nous sommes sur un yacht.

— Un tout petit yacht... Charlette pourrait vous entendre...

— Quel mal y aurait-il à cela ?... Vous rougissez de vos sentiments, maintenant ?

Paul lui mit sa main devant la bouche et gronda :

— Vous êtes une petite fille insupportable... Une petite fille que je n'emmènerai pas, la prochaine fois, soyez-en sûre ! A la prochaine promenade en mer, vous resterez à Miramare, avec vos cerceaux et vos poupées.

— Je vous en défie !...

Crâne, les yeux fiers, la tête haute, elle le provoquait. Il allait se fâcher pour tout de bon — lorsqu'un éclair blond, luisant dans le regard de Colette, le fit se pencher davantage sur les yeux couleur de lapis.

— Mais, vous pleurez ?

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !... Et puis, tenez, vous pouvez bien aimer Charlette tant qu'il vous plaira, je n'irai pas le lui dire. Si vous saviez comme cela m'est égal !

Elle se sauvait. Il essaya vainement de la retenir par son bras. Mais, tel un papillon, elle s'était éclipsée... Paul ne garda entre les doigts qu'un léger nœud bleu qui ornait la manche de la robe de toile.

— Folle ! murmura-t-il. Ah ! ces enfants !...

Il revint vers Jan-Jac, qui l'entendit maugréer ainsi.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien... Ou plutôt si... Non, rien... Je pense que l'on a tort, lorsqu'on décide une partie de pêche, d'emmener tous les enfants de la famille !

— De quels enfants voulez-vous parler ? demanda Jan-Jac, très étonné.

— De Colette. Pourquoi me regardez-vous, à votre tour, avec cet air-là ?... Qu'ai-je d'étrange, ou de biscornu ?

— Mais, rien ! dit Jan-Jac, très calme. Calmez-vous, Paul, nous arrivons.

Et il retourna dans la chambre des machines, aussitôt suivi par Paul. Tous deux se partagèrent la manœuvre. Et bientôt la *Pûchounette* stoppait dans la Baie de la Mala.

De l'étroite langue de sable doré, on vit alors se détacher la rondelette silhouette du père Mar.us.

— Ohé ! cria-t-il gaiement.

— Ohé ! lui fut-il répondu, non moins joyusement.



— Tout va bien, à bord ?

— Rien à signaler...

Il se rapprochait, dans sa barque. Son visage malicieux devint visible. Ses rides se détendirent dans un vaste rire béant.

— Pas même des poissons ?

— Oh ! pour des poissons, sûr, nous en rapportons, ne vous en faites pas !

La barque avait atteint la *Pilchounelle*. Marius demanda, narquois.

— Combien ?

— Trois ! jeta fièrement Aline.

— De quelle taille ?

Paul détourna la question.

— Deux girelles et un chien de mer.

— Vous avez rapporté un *chiengne* de mer ? s'ébahit Marius, en bombant son torse d'étonnement. Hé bé ! c'est quelque chose, cela !

Paul se pencha au-dessus du baquet et, grattant avec tendresse la peau grenue du petit squalé-miniature :

— Faut pas chanter victoire, dit-il, avec franchise. Les girelles sont de la taille d'un gros bourdon. Et quant au chien de mer...

Il acheva, en imitant l'accent du vieux pêcheur :

— Il vous tire les larmes des yeux !... Ce n'est pas un poisson, qué ! c'est une pierre-ponce pour lavabo !... Pas plus gros, té !

— Minute ! s'exclama Marius. Je prends l'échelle et je viens constater de vis ..u

Quand il fut sur le pont, on poussa négligemment vers lui le baquet où gisaient les trois pauvres petits trophées.

— Pas même de quoi faire une soupe-amulette, qué !... Heureusement que M<sup>lle</sup> Charlette a emporté de quoi vous faire déjeuner, ce matin !

— Quoi ? demanda Paul, assez vexé Vous saviez que Charlette...

— Eh ! oui... C'est même moi qui le lui avais conseillé Je connais mes Parisiens, vous pensez !... Car, M<sup>lle</sup> Charlette en est aussi de votre « nord ! » Elle a beau habiter Monaco l'hiver, depuis plusieurs années, c'est de la graine de Paris, tout comme vous, monsieur Paul, tout comme monsieur Jan-Jac, tout comme mademoiselle...

Il allait nommer Colette. Elle se rebiffa.

— Pardon, père Marius ! dit-elle d'un petit ton pincé. Moi, je suis Lyonnaise.

— Eh ! Lyonnaise ou non, c'est du nord !... Les gens du Midi, les vrais — pas ceux des vacances — c'est fait autrement, foi de Marius !

Ses larges mains les repoussaient vers l'échelle.

— Allons, allons, quittez la *Pilchounelle*... Vous êtes tous des terriens-nés, au fond ! La plage vous réussit mieux qu'à moi.

— Il faudra bien nous contenter de la plage, pour ce soir, dit Paul. Nous avions si fièrement annoncé à votre tante, Charlette, que nous dînerions à bord de la *Pilchounelle* ! Si maintenant, nous remontions, l'estomac creux et les mains vides, notre rentrée manquerait de dignité.

— Je le crois, en effet, dit Charlette en riant.

— Dinons donc sur la plage, confirma Jan-

Jac, je vous invite tous. Vous aussi, père Marius.

Mais le vieux Marius se mit à rire.

— Ce sera pour la prochaine fois, M. Jan-Jac. Et merci quand même de l'intention. Vous en faites pas ! ça se reproduira. Par exemple, pour cette fois, c'est vous qui êtes mes invités... Quand je vous ai vus tous partir comme des z'héros vers l'aventure, ce matin, je m'ai dit : « Mon père Marius ! sûr qu'ils l'ont pas, la vocation ! Aussi, je te parie un pastis qu'ils vont pas la rapporter, la baleine !... Et pas davantage la petite, toute petite sardine qui bouche le port de Marseille, sur les cartes postales ! Alors, sais-tu ce qu'il faut faire ? Il faut la commander pour eux, la soupe ! Et chez la mère Marius, encore !... Je sais qu'elle y mettra tout son esprit et qu'ils la trouveront à leur goût, vaï !

« Et d'abord !... Vous parlez d'une affaire ! Et d'une !... A quelle heure, *donque*, que vous l'auriez mangée, votre soupe ?... A onze heures ? A minuit !... Il est près de huit heures et demie ! Et le temps de la préparer ?

« En route, les enfants ! Sus à la cabane du ménage Marius !

Il débarqua sur la plage le premier contingent et s'en vint, tout guilleret, rechercher le second.

— C'est pas des combines, tout ça ! gronda-t-il gentiment, en dirigeant, pour la seconde fois, sa barque vers la plage. A chacun son métier. Le vôtre, ici, est de rien faire... Rien, je vous dis ! coupa-t-il péremptoirement. Sûr

que si je me décide, un jour, à faire une apparition dans votre Paris, je saurai me la couler douce, à mon tour...

Quand il eut enfin, mis le pied sur le sable, Marius grogna encore :

— Allons bon ! Nous avons oublié vos girelles et votre *chiengne* de mer ! Avouez que c'était pas la peine de les retirer à leur mer... nourricière, les *pôvres* ?

Et son formidable éclat de rire retentit jusqu'aux grottes voisines.

## CHAPITRE VIII

### AUTOUR D'UN SERMENT...

Jan-Jac s'éveilla de bonne heure le lendemain et, les yeux encore à demi-clos, se dirigea vers la fenêtre de sa chambre.

Ce n'était plus la première chambrette, claire et suspendue comme une cage au-dessus de la baie de Monte-Carlo. D'accord avec ses nouveaux amis, Jan-Jac était venu s'installer dans un hôtel du Cap-d'Ail.

Surpris par le paysage matinal qu'il contemplant, pour la première fois, il s'émerveilla des tons inattendus qui attireraient son regard.

Au-dessous de lui, il apercevait des étages de terre plantés d'arbres et, principalement, d'oli-

viers, dont les feuilles argentées se coloraient à peine d'un gris-vert pastel. Pastel aussi, l'argent glacé de la mer, qui se teintait à peine de bleu, par-ci, par-là, par couches légères. Les tons clairs des villas attirèrent son regard. Il les connaissait toutes, maintenant, et pouvait les nommer à vol d'oiseau. Il apercevait la « Villa Lumière », qui fut construite par les frères Lumière et qu'habita aussi le dramaturge Bernstein. Plus loin, c'étaient la « Villa Papillon », qui abrita Pierre Decourcelles, et la « Villa Polichinelle » de Pierre Wolff ; « Gioia Mia » — ou *Ma Joie* — de Sacha Guitry. D'autres encore, villas d'écrivains ou de gens notoires. Et, les dominant toutes, telle une blanche couronne, avec sa loggia ornée de géraniums la « Villa Mirasol », qui appartient à Gabrielle Réval...

« Mirasol... » *Je regarde le soleil...*

Pensivement, il reporta ses regards sur Miramare. On devait dormir encore, là-bas. Même l'indolente Basilique, chargée de préparer le café matinal, devait encore sacrifier au sommeil... Et pourtant, sur cette terrasse, était-ce une illusion ?

Non... Une ombre claire se détachait... Qui donc était cette ombre ?

Jan-Jac se garda de lui donner un nom. Mirasol, villa chargée d'hôtes, était assez lointaine de l'hôtel qu'il avait élu, pour qu'il lui fût difficile de distinguer les traits du visage de celle qui, tout comme lui, aimait l'aube.

Il pensait : celle... et non pas : celui... Car, s'il ne pouvait reconnaître ses traits, du moins

savait-il que ce guetteur matinal était une femme.

Ayant décidé d'abandonner cette énigme, il reporta ses regards sur le Cap lui-même, vit s'éclairer successivement les poivriers, la coulée des oliviers, et respira avec joie l'odeur de balsamite qui montait des jardins encore somnolents. Était-ce de la menthe-coq ou du basilic ? Du laurier-rose ou du thym ?... Toutes les senteurs se mêlaient. Déjà, les premiers oiseaux s'éveillaient — après lui, toutefois, il le constata avec un bonheur naïf.

Et pourtant, les ailes de velours sombre des chauves-souris achevaient, le long des allées, leurs dernières rondes...

Comme tout cela était étrange, pour lui, habitué à saluer le soleil dans sa rue parisienne ! L'aube, dans la capitale, ne comportait guère de charmes. A moins de s'éveiller avant elle et de l'aller surprendre hors Paris, la capitale et ses hauts murs ne pouvaient lui laisser prévoir cet instant précieux, qu'il goûtait avec un esprit de poète. Ses précédentes vacances, toutes passées au bord de la Manche ou de l'Océan, ne ressemblaient en rien à celles-ci...

Il essaya, avec sincérité, de faire son examen de conscience, car cette impression nouvelle l'inquiétait au plus haut point. Mais rassuré par sa sérénité même, il se répondit avec franchise :

— Eh bien ! oui, je suis heureux ici. Très, très heureux...

Et il ne chercha pas un « pourquoi » qu'il ignorait encore.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter vers les neuf heures, alors qu'il achevait son courrier.

« C'est moi, Charlette. Que faites-vous, cet après-midi ? Rien ? C'est parfait ! Nous passerons vous prendre, avec les voitures, pour aller passer quelques heures au Cap-Martin. Vous verrez les oliviers millénaires... Des merveilles...

Il entendit son rire joyeux et crut qu'elle allait aussitôt raccrocher le récepteur. Alors, pour entendre quelques minutes encore sa voix au bout du fil, il posa la première question qui lui passait par la tête.

— Avez-vous narré à votre grand'mère notre expédition d'hier ?

— Non. Fatiguée par quelques visites, elle s'était déjà retirée dans sa chambre lors de notre retour... Mais je crois que je la lui raconterai ! Je ne cache rien à grand'mère, vous savez ? Elle en rira... Mais son rire est si doux...

— Très doux, confirma précipitamment Jan-Jac pour renouer le fil.

— N'est-ce pas ? demanda naïvement Charlette, ravie de l'appréciation. Et vous verrez-vous l'aimerez davantage encore, quand vous la connaîtrez bien, grand'mère ! C'est un amour. La vôtre aussi, je pense ?

— La mienne aussi, répondit la voix de Jan-Jac avec mansuétude.

— J'aimerais bien la connaître ! Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

— Elle a suivi mes parents, dans notre maison

de famille. Seul, je... je... je suis venu au Cap-d'Ail...

Il avait rougi. C'était sans importance, heureusement, puisqu'il était seul. Brusquement, les raisons familiales de son voyage au Cap-d'Ail lui revenaient en mémoire. Ce mariage... Ce projet d'union, combiné par les deux grand-mères... Des amours, certes, ces grand-mères ! Mais des amours rudement mêle-tout !...

Heureusement, grâce à la franchise de Charlette... Il interrompit là sa pensée inexprimée, en l'entendant rire joyeusement.

— Compris !... Je sais... Je me souviens... Nous nous sommes tout confié, grâce à Dieu !... Jan-Jac, la vie est belle !

Il ne répondit pas. Le raillait-elle ? Il trouva qu'elle exagérait un peu trop sa jubilation du danger matrimonial écarté. Après tout, n'est-ce pas, il demeurerait un parti fort convenable.

La voix de Charlette reprit :

— Bonne, la soupe de poissons de la mère Marius !... Comment l'avez-vous trouvée ?

— Un poème culinaire !

— C'est qu'elle s'y entend. Elle a tenu, dans sa jeunesse, une auberge de la contrée où l'on pouvait trouver, m'a-t-on dit, tous les plats de la région. C'était elle-même qui les accommodait. Le nom de la mère Marius est resté célèbre, encore aujourd'hui.

Le rire de Jan-Jac se donna libre cours.

— Pourquoi riez-vous ? demanda Charlette.

— Oh ! pas pour la mère Marius, bien sûr ! Pauvre femme !... Non, sa soupe — et le reste — étaient exquis. Et quelle inspiration avait eue



le vieux Marius de nous faire préparer ainsi cette fameuse soupe que nous devons pêcher!... Mais c'est de notre journée d'hier, que je ris ! C'est de notre pêche ratée ! C'est de nous tous... Et de l'énervement de Paul ! Et de la crise de rage de Colette !

— Colette a eu une crise de rage ? Première nouvelle ! Il faudra que je devine pourquoi.

— Hum ! songea Jan-Jac. J'ai fait une gaffe. Non, non, dit-il tout haut, ne cherchez pas à deviner. Il ne faut pas.

— Ah ! Ah ! c'est donc un secret ?

— C'en devrait être un. Mais si vous l'apprenez aussi, ce ne sera plus qu'un secret de Polichinelle.

— Quel mystère !... Vous m'intriguez ! Colette... Une crise de rage ! Cela a-t-il un rapport avec la mauvaise humeur de Paul ? J'ai, en effet, remarqué que, pendant le souper, il était le seul à boudier la fameuse soupe des Marius.

— L'amour lui coupait sans doute l'appétit, plaisanta innocemment Jan-Jac.

— L'amour, dites-vous ? Mais, quel amour ?

Jan-Jac se mordit la langue. Trop tard ! Charlette voulait tout savoir.

— Je ne puis rien vous dire, éluda-t-il, mécontent de sa maladresse.

— Ce n'est pas gentil ! Nous avions pourtant signé, je le croyais, un pacte de franchise et de camaraderie.

— Certainement... Mais un secret surpris — bien contre mon gré, Colette et Paul parlaient près de moi, tandis que j'étais dans la « chambre

des machines » — doit être un secret aussi bien gardé qu'un secret confié.

— Mes compliments ! riposta Charlette, involontairement piquée de la discrétion de Jan-Jac. On peut avoir confiance en vous.

— On le peut.

— C'est parfait. Eh bien ! à tout à l'heure !

Et elle raccrocha le récepteur. Jan-Jac en demeura tout pantois à l'appareil.

— Elle exagère ! Ces jeunes filles sont d'une indiscretion !... Pour rien au monde je ne lui aurais confié le secret de Paul... Au fait ! c'est amusant : Paul l'aime...

Il retourna vers la table où ses lettres attendaient timbres et enveloppes et sifflota distraitement.

— Paul l'aime... Oui... Paul l'aime... Il l'affirme, en tout cas, et ce doit être sérieux pour qu'il l'ait affirmé par ses négations mêmes ! Je m'entends bien. Il s'est fâché parce que c'était sérieux... Sinon, il aurait ri...

Psychologue, il échangea avec son double de la glace un clin d'œil spirituel.

— Paul aime Charlette... Au fait ! c'est très normal et, si elle l'aime aussi, il est bien possible que leur mariage ait lieu prochainement. Ma chère grand'maman, vous ne pourrez rien contre tout ceci. Et moi, je respirerai !... Ma fiancée de Monaco, comme disait cette petite hûtre de Claudie, sera devenue M<sup>me</sup> Paul Avri-court !

Je respirerai — hum ! — était un peu exagéré. Toute la matinée, Jan-Jac se fit un répertoire des qualités de Charlette. Maintenant qu'elle

ne demeurait plus, pour lui, la fiancée promise, elle se parait de plus d'un charme.

— Elle est agréable... aimable... intelligente... Instruite, sans pédanterie... Pas timide et, pourtant, nulle audace dans le ton, les manières... Au contraire, beaucoup de simplicité, une très grande simplicité... C'est, principalement, ce qui me plaît le mieux en elle.

Lorsque, vers trois heures de l'après-midi, les trois klaxons lancèrent à toute volée leur chant nasillard devant l'hôtel de Jan-Jac, celui-ci était bien près de décerner à Charlette un premier prix de beauté et tous les prix de vertus destinés aux jeunes filles courageuses, honnêtes et loyales.

— Je descends ! Je descends ! cria-t-il alors, par la fenêtre.

Il sauta dans l'auto de Paul où se trouvaient déjà Charlette et Aline et, pour la première fois, examina la petite-fille de M<sup>me</sup> de Beaucourt avec des yeux très attentifs. Mais, atteinte dans son amour-propre... et sa curiosité... celle-ci ne lui rendit qu'une attention distraite. Elle cherchait visiblement laquelle, parmi ses compagnes, avait bien pu, sans le vouloir, capter le cœur de Paul.

— Ah ! vous êtes bien une fille d'Eve ! murmura amèrement Jan-Jac à son oreille, tandis que les autos, ayant dépassé Monte-Carlo, se dirigeaient vers le Cap-Martin.

## CHAPIRE IX

## PARMI LES OLIVIERS...

Le Cap-Martin...

— Tout le monde descend ! s'était écrié André Sauvenières, comme les autos, après avoir suivi la route qui longe les villas, stoppaient, une à une, devant certain chemin menant au bois d'oliviers.

Tous, ayant rangé les voitures, s'y engagèrent. Paul Avricourt se rapprocha alors de Jan-Jac. De la main, il lui indiquait les vieux arbres aux troncs tourmentés, aux branches sinuées. Les uns étaient centenaires... Les autres ? Il arrivait qu'on leur attribuât quelques millénaires.

— Et pourquoi pas ? demanda ingénument Charlette qui s'était placée à la droite de Jan-Jac. N'affirme-t-on pas que les oliviers qui abritèrent la mélancolie et la prière de Jésus-Christ, sont les mêmes que l'on voit encore, après deux mille ans ?

— Je ne discute pas, répondit Jan-Jac. J'admire.

Et de fait, il ne cessait d'admirer. Le Cap Martin avait une toute autre séduction que celle du Cap-d'Ail. Ce n'était pas la même. Chacun d'eux avait ses nymphes et ses sirènes. Mais, plus sauvage, plus « couleur locale », avec sa courte forêt d'oliviers géants, le Cap-Martin,

où demeura longtemps l'impératrice Eugénie, venait à son tour de capter son cœur.

Bondissant au-dessus des racines, fourmillant au ras du sol comme les tentacules d'une pieuvre géante, Colette ne cessait de rire et de sauter,

— Et c'est jaloux ! murmura Paul qui l'observait, en hochant la tête. Des façons de bébé, des rages de petite fille gâtée et, pourtant, déjà des défauts de femme !

— Oh ! Oh ! quel mépris pour les femmes cher ami ! prononça, près de lui, une voix qui fit battre son cœur.

C'était Charlette.

— Vous avez entendu ?

— De toutes mes oreilles, sans le vouloir.

— On dit ça, grogna-t-il, furieux contre lui-même.

— Vous savez, Paul, que je ne mens jamais.

Il fit volte-face.

— C'est exact ! Vous êtes trop parfaite, Charlette, et c'est cela même qui est terrible ! On ne peut pas vous approcher sans vous... sans vous...

— ... aimer, complétement charitablement une petite voix pointue.

Colette ! Encore !...

— Allez-vous vous taire, gamine que vous êtes ?

— Je me tairai si je le veux... Vous n'avez aucun droit sur moi. Aucun !

Elle serrait les dents, prête à pleurer. Gênée, Charlette posa sa main, fraternellement, sur l'épaule de Colette.

— Allons, allons, ma petite chérie ! Qu'y a-t-il ?

— Il y a que... Et puis, non ! Il n'y a rien ! Absolument rien ! Rien ! Rien !

Elle s'enfuit, les laissant seuls. Où donc étaient les autres ? Paul regarda Charlette qui contemplant distraitemment la tache bleue de la mer, aperçue entre les grands oliviers.

— Charlette... commença-t-il.

— Eh bien ?

— Colette est exaspérante, mais enfin...

— Mais enfin ? dit-elle en continuant à suivre du regard la tache que faisait l'eau bleue, entre les grands arbres.

— Mais enfin, elle n'a pas tout à fait tort lorsqu'elle croit que je... que je vous... aime...

Là. Ça y était. Il l'avait tout de même dit. Il respira, comme un athlète qui a fourni une longue course.

Et puis il attendit... Or, aucune réponse ne lui parvint. Il releva les yeux qu'il tenait, depuis quelques secondes, fixés au sol.

— Charlette ? appela-t-il doucement, inquiet de son silence.

— Paul ?

— Que pensez-vous de... de moi ?

— Question classique ! songea Charlette. Il me semble bien l'avoir moi-même posée à Jan-Jac... Au fait ! Où est-il, Jan-Jac ?

Et sa pensée dériva loin de Paul. Pourquoi jouaient-ils tous à cache-cache ainsi ?

— Vous n'avez pas répondu, murmura le jeune homme, troublé par l'indifférence de Charlette.

— Que dois-je donc vous répondre ?

— Mais...

Or, en cet instant précis, ils entendirent nettement un pas fouler gaîment le sol de l'oliveraie.

Et bientôt apparurent les taches claires de la chemise Lacoste et du pantalon de lin de Jan-Jac.

Charlette, inconsciemment, respira mieux.

— Jan-Jac ! appela-t-elle, un peu trop nerveusement. Jan-Jac, nous vous cherchions.

« Inexact, pensa Paul, contrarié. Je ne cherchais pas du tout Jan-Jac ! Oh ! mais là, pas du tout ! Il arrive trop tôt, cet animal !... Grâce à lui, je ne saurai pas si...

— Vous me cherchiez ?

— Oui... Qu'avez-vous fait de nos amis ?

— Mais, rien... Ou plutôt si. Je les ai laissés là-bas.

Il désignait vaguement, du menton, un point entre les arbres.

— Où est Colette ?

— Je ne sais pas. Je la croyais avec vous, s'étonna Jan-Jac.

— Et moi, je pensais qu'elle vous avait rejoints ! Il faut absolument la retrouver. La retrouver tout de suite...

Jan-Jac contempla une seconde en silence Charlette, qui paraissait d'une nervosité extrême, et Paul qui, les sourcils joints, la mâchoire contractée, les paupières baissées, paraissait furieux. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Et pourquoi fallait-il donc s'inquiéter tellement de l'absence de Colette qui folâtrait, dix minutes auparavant, entre les hauts arbres, comme un poulain échappé ?

— Il se passe quelque chose, pensa Jan-Jac,

plus étonné que réellement inquiet. Mais, qu'est-ce donc ? Jamais je n'ai vu Paul ainsi... Et pourtant... pourtant...

Il se souvint de la promenade en mer de la veille. Ou plutôt de la partie de pêche manquée. Afin de relayer Paul, il avait pris sa place dans la « chambre des machines ». Sur le pont, presque adossés à la légère paroi, Paul et Colette se disputaient. C'était alors qu'il avait découvert, sans le vouloir, le secret de Paul.

« Je l'avais oublié... Il l'aime, c'est vrai... »

Et soudain, ce souvenir lui fut suprêmement désagréable.

D'une voix dont le son l'étonna lui-même, il proposa :

— Eh bien ! cherchons-la donc... Cherchons-la ensemble... tous les trois...

— Non, dit Paul avec une certaine brusquerie. Cherchez-la tous les deux. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Et il s'enfonça, se perdit entre les arbres. Demeurés seuls, Jan-Jac et Charlette se contemplèrent quelques instants en silence. Le départ de Paul leur paraissait, à tous deux, si étonnant — ou si facile à deviner — qu'ils se sourirent pour se cacher leurs intimes pensées.

En somme, depuis leur conversation téléphonique de ce même matin, ils n'avaient guère eu l'occasion de demeurer en tête-à-tête. Jan-Jac en éprouva une bouffée de joie au cœur.

Il lui parut alors — mais n'était-ce pas une illusion ? — que Charlette elle-même le regardait avec une certaine indulgence. Elle parais-



sait plus à son aise que devant Paul. Son visage semblait plus heureux.

— Etes-vous réellement tourmentée pour Colette ? demanda-t-il.

— Tourmentée n'est pas le mot... Pourtant, j'aimerais connaître exactement ce qui peut se passer dans ce cœur de petite fille.

— Hum ! dit plaisamment Jan-Jac. Je crois bien que notre ami Paul est atteint d'une maladie fort contagieuse...

— Parlez-vous pour Colette ?

— Pour Colette et aussi pour...

— Croyez-vous qu'elle l'aime ?

— Je n'ose pas l'affirmer et, pourtant, j'en suis sûr.

— Dix-huit ans ! rêva tout haut Charlette. Evidemment, c'est l'âge où le cœur peut s'éveiller...

— Aimiez-vous donc à son âge ?

Jan-Jac avait posé la question d'une voix où perçait l'aiguillon de la curiosité.

Charlette répondit avec sincérité :

— Je n'ai jamais aimé...

— Ah ! fit simplement Jan-Jac.

Et il enregistra cette déclaration avec une certaine satisfaction, comme aussi la petite nuance d'hésitation dans le ton, qui indiquait une légère restriction mentale, pour le présent.

— Et vous ?

Il ne s'attendait pas à cette question

— Moi ? (Un rapide examen de conscience. Ai-je aimé, déjà ! Non... Vraiment non... Donc, je peux affirmer que... ») Moi non plus, acheva-t-il tout haut.

— Tant mieux, constata étourdiment Charlette.

Et soudain, gaiement :

— Et Colette ? Nous l'oublions, je crois !  
Cherchons Colette.

Elle s'enfuit si vite qu'elle lui échappa. Force lui fut de se rabattre sur le reste du groupe.

Après-midi de détente, de rêverie vagabonde, d'amicales causeries. Jan-Jac devait conserver, du Cap-Martin, un souvenir inoubliable. Charlette, tenant Colette par la main, les avait rejoints. L'une et l'autre arboraient des mines radieuses. Qu'avait donc pu déclarer Charlette, à sa cadette, pour que celle-ci devint douce comme un agneau ? C'était un secret entre elles, sans doute.

Mais, Paul ? Pourquoi continuait-il à bouder de la sorte ? Un peu agacé par l'absence de son ami, qu'il aimait sincèrement, Jan-Jac se decida, enfin, à l'aller chercher lui même.

Or, Paul se cachait bien... Jan-Jac eut beau lancer son nom à tous les échos, le « Je suis là ! » qu'il souhaitait ne lui fut point répondu.

Il allait regagner, tête basse, contrarié, les abords du sentier par où Charlette s'était évadée, quelques heures auparavant, lorsqu'il le découvrit enfin, prostré, devant le fût d'une jeune pousse d'olivier.

— Paul ?

Mais, silencieusement, Paul lui indiqua l'écorce sur laquelle quelques mots fraîchement inscrits, se détachaient avec une netteté malicieuse.

Étaient-ce vraiment des mots ? Intrigué,

Jan-Jac se pencha et, stupéfait, déchiffra cette signature :

« Charlette Avricourt... »

Et plus bas :

« Charlette Serquigny... »

Cette dernière signature allait être répétée, comme l'attestait un nouveau « Charlette Serq... » ; mais, sans doute, celle qui les avait toutes deux tracées avait-elle été dérangée, car elle avait dû s'enfuir, laissant là cette preuve de ses perplexités et, au pied de l'arbre, son stylet — que Paul désigna à Jan-Jac.

— Le canif de Charlette... D'ailleurs, c'est là sa façon de tracer les majuscules...

Et tous deux, pareillement consternés, se regardèrent, profondément émus.

## CHAPITRE X

### LE CŒUR D'UNE GRAND'MÈRE...

— Ma bonne Basilique ?

— Madame ?

— Vous, vous avez quelque chose à me dire !

— Siouplait, Madame ?

— Non ! n'imitiez pas la Bécassine bretonne...

D'abord, vous êtes Provençale ! Ensuite, cela ne vous sied guère. Vous êtes trop franche pour cela... Eh bien ? Je vous écoute...

— Madame... Mais, comment Madame a-t-elle deviné que j'avais quelque chose à lui dire ?

— Ce n'est pas difficile. Lorsque vous rôdez autour de moi, votre plumeau sous le bras, ici, dans le jardin... je me dis : Basilique a certainement la langue qui lui démange. Est-ce vrai ?

Et M<sup>me</sup> de Beaucourt, étendue sur sa chaise-longue, sous les eucalyptus du jardin de Miramare, eut un bon sourire à l'adresse de la fidèle Basilique.

— Eh bien ! c'est vrai, Madame. C'est très vrai... Mais c'est que c'est très difficile à dire, aussi ! Par exemple, Madame pourra trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde guère ?

— Dites toujours. Vous savez bien, Basilique, que j'ai souvent, au contraire, écouté vos conseils. Surtout en ce qui concerne les enfants... Or, vous avez vu naître Charlette, vous l'avez dorlottée dans vos bras, toute petite, vous l'aimez sincèrement...

De saisissement, Basilique en laissa tomber son plumeau sur le sable de l'allée.

— Ça !... Oh ! ça !... dit-elle. Mais comment Madame a-t-elle compris que je désirais lui parler de M<sup>lle</sup> Charlette ?

— Elle me préoccupe aussi, tout comme vous, avoua M<sup>me</sup> de Beaucourt, avec un regard entendu. Enfin, est-ce bien d'elle que vous vouliez m'entretenir ?

Basilique se rapprocha encore, et, penchant la tête, murmura dans un souffle :

— C'est bien de M<sup>lle</sup> Charlette.

— Ah ! Ah !... Vous trouvez qu'elle change, depuis trois semaines, n'est-ce pas ?

— Si elle change !... Mais elle devient la distraction même, elle si attentive, si éveillée,

peuchère !... Madame se souvient ?... De plus, elle ne sait plus chanter, *pôvre* petit oiseau des îles, qui nous émerveillait, naguère !... Enfin — et ça, c'est une preuve que quelque chose ne va pas — enfin, elle boude ma cuisine !

Et Basilique, l'index levé, hocha la tête trois fois, de bas en haut.

— Ça ne mange plus, ça ne chante plus, ça rêve comme un Pierrot à la lune, en plein midi... Madame ne trouve pas qu'il y a quelque chose de détraqué ?

— Si... Et j'ai bien envie de faire appeler le docteur, murmura M<sup>me</sup> de Beaucourt, feignant spirituellement de se méprendre.

— Le docteur ? Et pourquoi faire ? Et qu'est-ce qu'il y pourra, le *pôvre* ?... Vaï ! ce n'est pas lui qu'il faut déranger !...

— Et qui donc, alors ?

— Plutôt M. le Maire et M. le Curé, m'est avis, foi de Basilique ! De mon temps, dans mon village, on appelait ça « le mal d'an our »...

## CHAPITRE XI

### LE MAL D'AMOUR !...

M<sup>me</sup> de Beaucourt sourit, en voyant Basilique s'en retourner aussitôt vers la fraîcheur de la grande maison.

— Le mal d'amour, murmura-t-elle, indul-

gente. Eh oui ! c'est cela... Son opinion confirme la mienne... Mais, pour qui ?... Pour qui ? Et comment le savoir ?

Le nom de Jan-Jac Serquigny l'effleura... Mais elle hocha doucement la tête.

— Ce serait trop beau ! Il est vrai que lorsque la Providence s'en mêle...

Elle n'acheva pas sa pensée.

Charlette traversait le jardin.

— Ma chérie ? appela M<sup>me</sup> de Beaucourt.

— Grand'mère ?

Charlette s'approcha. Elle portait une très simple robe de jardin en toile mandarine. Et ce ton éclairait ses bras nus et son visage hâlé par le soleil du Midi.

— Ma chérie, pourrais-tu me rendre un service ?

— Mais, certainement, grand'maman.

— Il s'agirait de porter cette lettre chez nos amis Saint-Maurice. En prenant par le chemin du bord de mer, cela te fera une délicieuse promenade... Qu'en dis-tu ?

— Mais avec joie. Je comptais, cependant, arroser un peu les plantes de ce coin de votre jardin, avant que le soleil ne les chauffe... Et tout à l'heure, il sera trop tard. Le soleil donnera sur elles et pourra les griller.

— Alors, dépêche-toi.

Charlette se dirigea vers le long tuyau d'arrosage et tourna le robinet. Une pluie fine, dirigée avec art, tomba aussitôt sur les plantes qui entouraient M<sup>me</sup> de Beaucourt, assise à l'ombre. Une fine odeur de sable mouillé et de

feuilles heureuses les entoura, toutes les deux.

— Charlette ?

— Grand'maman chérie ?

— Peut-être pourrais-tu emmener une de tes compagnes, pour cette promenade ?

— Aline et Marilène sont à Monaco, grand-mère. Colette travaille son chant. Paulette écrit à ses parents...

— Et Paul ?

— Paul ? interrogea tranquillement Charlette. Je crois qu'il termine une aquarelle à l'autre bout du jardin.

— Parfait, dit M<sup>me</sup> de Beaucourt, rassurée par le ton même de sa petite-fille. Ne le dérange pas, mon enfant. Mais... si tu emmenais André ?

— André ?

— Ou Paul-Louis ?

Charlette eut un rire léger.

— Vexés par leur insuccès de dimanche dernier, tous deux sont partis pêcher, en barque ! Notre vieux Marius leur a même prêté *Normandie-II*...

— Et Jan-Jac ?

Le regard de Charlette remonta aussitôt vers le faite des grands eucalyptus, après avoir effleuré, sans les voir, les poivriers roses.

— C'est que...

— C'est que...

— Quoi ? dit M<sup>me</sup> de Beaucourt, souriante. Jan-Jac n'est pas libre ?

— Ce n'est pas cela, grand'maman. C'est-à-dire que je n'en sais rien... Jan-Jac n'est pas, en ce moment, à Miramare.

— Tu pourrais lui téléphoner. Il ne faut pas que nous l'abandonnions. Discret, il attend sans cesse que nous lui fassions signe, pour nous venir voir. Il faut l'aider et le mettre tout à fait à son aise... Je pense que cette promenade matinale, avec toi, par le chemin du bord de mer — qu'il ignore certainement encore — lui fera grand plaisir.

— Je n'en sais rien...

Charlette avait répondu machinalement. Mme de Beaucourt allait insister, lorsqu'un pas léger fit crier le gravier de l'allée principale.

— Jan-Jac ! appela gaiement M<sup>me</sup> de Beaucourt. Venez donc ! Nous parlions de vous !

Jan-Jac s'approcha et s'inclina sur la main qui lui était tendue.

— De moi ? ...

— Oui. Charlette me soutenait que vous aimeriez l'accompagner, par le chemin ravissant qui longe le bord de mer, jusqu'à Monaco. Nous avons, là-bas, des amis qui possèdent une belle propriété. Charlette devait porter une lettre à nos amis...

Charlette jeta, à sa grand'mère, un regard de reproche comique, sans oser toutefois la désavouer.

— Qu'en pensez-vous, Jan-Jac ? insista M<sup>me</sup> de Beaucourt.

— Mais, ce sera avec plaisir, Madame, répondit Jan-Jac, légèrement contraint.

— Eh bien, partez, mes enfants ! Charlette, tes fleurs sont assez désaltérées, pour ce matin. Nous reprendrons l'arrosage ensemble, ce soir. Partez !



Ils disparurent ensemble par l'allée des poi-  
vriers roses.

— Et maintenant, à Dieu vat ! songea  
M<sup>me</sup> de Beaucourt.

## CHAPITRE XII

### PAR LE CHEMIN DU BORD DE MER

Dociles, ils descendirent par la route, pres-  
que muets, au début, chacun cherchant de son  
mieux à dissimuler à l'autre ses pensées. Pour-  
tant, le silence devenant gênant, Charlette  
essaya de trouver quelque chose à dire.

— Un fameux matin pour la pêche ! fit-elle  
en souriant spirituellement. Paul-Louis et André  
sont partis sur *Normandie-II*, afin de rappor-  
ter, pour le moins, quelques... coquillages !

— Alors, je crains qu'ils ne les gobent tout  
crus et qu'ils ne rapportent rien à Miramare.

— Qui sait ? Paul-Louis, vous ne l'ignorez  
pas, est un jeune savant. Or, comme tous les  
néophytes, il exagère et ne voit partout que mi-  
crobes. Je vous parie qu'il trouvera moyen  
d'empêcher André d'y goûter !

Ils avaient atteint le chemin et s'émerveillè-  
rent tous deux, sans oser se l'avouer, du ton de  
la Méditerranée, dont le bleu argenté se paille-  
tait d'or.

— Quelle merveille ! dit Charlotte. Je ne me laisserai jamais de contempler la Méditerranée au soleil. Elle a dû bien vous étonner, lorsque pour la première fois, vous l'avez vue surgir, frimousse radieuse coiffée par la terre rouge qui borde golfes et calanques !

— Elle a fait mieux que m'étonner, elle m'a ébloui ! Songez !... Je ne connaissais que la Manche ou l'Océan.

— Ils ont bien leur charme.

— Oui... Mais, toute mon enfance les a contemplés... Et puis, tout de même, la Méditerranée, c'est une tout autre séduction ! Avez-vous remarqué que généralement les peintres aiment les effets de vagues et les eaux folles, alors que les poètes préfèrent les eaux calmes ? Je puis vous citer, entre autres, Baudelaire et Théophile Gautier.

— Vous aimez beaucoup les poètes, constata Charlette avec une voix tendre.

— Beaucoup... On ne les lit jamais assez. Il y a, dans leurs vers — même lorsque l'esprit du poème ne correspond pas à votre nature — il y a, en tous les cas, un rythme berceur qui calme et rend plus humain, meilleur, pour tout dire. Je pense que les neurologues devraient employer, pour guérir leurs patients, beaucoup plus de musique et de lectures de vers qu'ils n'ont coutume de le faire.

— Jan-Jac...

— Oui ?

— Vous devriez être docteur et habiter Monaco.

— Je ne le suis pas, dit-il en souriant. Et ma

vie, jusqu'ici, n'a guère été intéressante. De plus, loin d'habiter ce cher pays que j'aime, maintenant, entre tous, je vais repartir... vers le « nord », comme dit Marius !

Charlette baissa la tête et, selon l'expression devenue classique, *un ange passa*... Bien qu'ils fussent tous deux impressionnés de se promener seuls ainsi, par cette belle matinée, eux qui, jusque-là, avaient été presque toujours entourés par leurs camarades, aucun d'eux n'osait livrer à l'autre la clé de son cœur.

— Heureusement, les vacances sont loin d'être terminées, dit enfin Charlette, allégée à cette idée.

— Pour vous, certainement, dit Jan-Jac, avec beaucoup de douceur. Mais il n'en est pas de même pour moi. J'ai reçu justement, ce matin, une dépêche de mon père m'informant qu'il regagne Paris. C'est une discrète invite à écourter mon séjour ici, afin de reprendre ma place à son côté. Vous savez, n'est-ce pas, que je suis le secrétaire de mon père ?

— Vous allez partir ?

Une telle déception faisait vibrer sa voix, qu'il en fut touché. — Charlette, dit-il plus bas, il le faut... Souvenez-vous de votre désir de couper court aux espérances... matrimoniales de nos deux familles ? Souvenez-vous de notre entente pour n'être, l'un et l'autre, l'un pour l'autre, que deux bons amis, deux... vieux camarades ? Charlette, souvenez-vous du Laghet !...

— Pourquoi me rappeler tout ceci ? Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : qu'il faut que je parte, n'étant plus assez sûr de respecter mon serment jusqu'au bout... D'ailleurs, ajouta-t-il, en faisant un effort pour s'exprimer, car sa gorge était serrée, d'ailleurs, vous serez, probablement, bientôt fiancée et aurez vite oublié votre vieux camarade Jan-Jac qui, de loin, mais de tout son cœur, soyez-en certaine, fera des vœux pour votre bonheur.

Elle l'interrompit brusquement.

— Etes-vous fou ? De quel bonheur parlez-vous ? Fiancée ! Et à qui, je vous prie ? demanda-t-elle d'une voix sèche, fiévreuse, mécontente.

— A qui ? répéta Jan-Jac, très étonné. Mais à Paul, n'est-ce pas ? Excusez-moi, Charlette, si je devance une confidence et si je vous parais indiscret...

Mais Charlette fut saisie par un fou rire nerveux.

— Encore votre marotte !... Mais, Paul n'est pas fait pour moi. Et nous serions fort malheureux, mariés... D'ailleurs, moi, je ne l'aime pas !

— C'est vrai ? C'est bien vrai ? s'exclama Jan-Jac, rouge de plaisir. Mais alors, Charlette... Mais alors...

Il songeait au pèlerinage qu'ils avaient fait tous deux en l'église de Notre-Dame du Laghet. Il la revit, pensive, front lourd, yeux allégés par le rêve, marchant — sous l'empire d'une idée qui la subjuguait — vers l'autel... Elle devait souhaiter, en cet instant, de n'être jamais la femme de Jan-Jac Serquigny. Et ce-

pendant, de son propre aveu, elle n'avait, ce jour-là, rien promis...

« Je n'en ai pas eu le temps, avait-elle dit. »

Jan-Jac revoyait l'expression candide du regard tourné alors vers lui... « Je n'en ai pas eu le temps »... Puis, devant ses yeux, passa l'arbre du Cap-Martin, avec ses deux signatures : « *Charlette Avricourt... Charlette Serquigny* ». Cette dernière signature, même, allait être répétée... Cela signifiait-il que le deuxième nom l'emportait sur le premier ?

Il y eut, alors, un intermède — un de ces intermèdes proposés aux humains, par Dame Providence, pour leur permettre de souffler, dans les moments dits... névralgiques. D'une barque, qu'ils aperçurent, au tournant du chemin, des appels montèrent vers eux. Puis, des mains s'agitèrent.

— Ohé !... Charlette !... Ohé ! Jan-Jac ?

— *Normandie-II* et nos deux amis, fit Charlette, navrée par l'interruption.

Jan-Jac dut faire un effort pour répondre d'une voix affectueuse :

— Ohé ! les gars... Bonne pêche ?

— Hum ! oui... Nous attendons toujours le serpent de mer. Mais, voyez sa malice, il a dû rejoindre le monstre du Loch Ness dans le magasin des accessoires où puisent les journalistes en mal de copie !

— Alors, bon courage !

— Merci. Et bonne promenade !

— Merci de même...

Charlette et Jan-Jac furent bientôt absorbés



par un tournant. Alors, d'un commun accord, ils ralentirent le pas.

Et puis, ils se sourirent, tout naturellement, comme si, déjà, la fleur naissante d'un grand secret deviné, quoique inavoué, s'élevait entre eux. Ils se sourirent, et chacun d'eux, repensant au Laghet, songea :

« Tout demeure encore possible... »

— Vous disiez tout à l'heure, quand nous avons aperçu *Normandie II* ?

— Je disais... C'est-à-dire que je pensais... Ecoutez, Charlette, pour être franc, je voulais vous dire exactement ceci : il dépend de vous que je reste encore pour quelque temps au Cap-d'Ail... ou que je rentre, dans une heure, pour préparer mes valises. Oui, mon départ dépend de vous seule...

— Avouez, pour être tout à fait franc, Jan-Jac, que votre père ne vous rappelle nullement et que vous vouliez partir de votre propre chef ?

— C'est exact.

— Et pourquoi ?

Encore un sourire. Un sourire radieux, cette fois, un sourire qui est le reflet d'un cœur.

— J'avais peur de commencer à vous aimer... Eh bien ! franchise pour franchise, décidez vous-même de mon séjour ici... Dois-je rester ? Dois-je retenir ma place, ce soir, pour Paris ?

Charlette a un regard empli de tendre gravité pour souligner sa décision :

— Restez... En partant, Jan-Jac, vous nous feriez à tous beaucoup de peine...

Et Jan-Jac comprend enfin qu'elle parle pour elle seule.

## CHAPITRE XIII

S. O. S.

Encore une journée de pêche — si l'on peut dire ! — à bord de la *Pilchounelle*.

Le yacht, blanc comme une mouette, a longtemps longé la côte monégasque, avant de prendre son élan et de foncer vers le large.

Plantée à l'avant, comme une figure de proue, Colette contemple la silhouette féerique de la Corse.

— Colette ?... Qu'y a-t-il pour le déjeuner ?

Colette montre tout juste son profil par-dessus son épaule droite.

— Comment le saurais-je ? Je ne suis pas chargée du ravitaillement de la *Pilchounelle*. Il est fort probable que nous nous passerons de déjeuner. D'ailleurs, Paul, ne vous êtes-vous pas institué, une fois pour toutes, le *stewart* de votre *Pilchounelle* ? Il ne s'agit pas de toujours briguer des titres...

— Oh ! des titres !... Vous parlez d'une gloire ! Le *stewart* de la *Pilchounelle* !

— Oui, des titres. Encore faut-il savoir tenir son emploi. Mais, vous, vous passez votre vie

à bayer aux sirènes, au lieu de vous occuper de votre yacht !

— Ah ! ça, mais que vous prend-il ?

— Rien... Ou plutôt si ! Pourquoi nous arrachez-vous sans cesse à la plage, où nous sommes si bien, ou au jardin de Miramare, où nous sommes mieux encore, pour nous forcer à demeurer quasi-immobiles sur le pont de cette coque de noix qui pourrait évoluer à son aise dans le bassin des Tuileries ?

Paul darde un œil mécontent vers Colette. Elle l'a atteint dans son honneur de *yachtman*.

— Mes moyens, chère amie, répond-t-il sur un ton affecté, ne me permettent que cette coque de noix... *de luxe*. Je souligne : de luxe. Car, enfin, ma *Pilchounette* n'est pas grande, mais elle est confortable.

— C'est juste, dit Colette radoucie. Enfin, je vais voir...

Elle descend dans la petite cabine-salle à manger.

— Ça mord ? demande une voix compatissante, celle de Charlette.

— Non. Et vous ?

— Moi, je ne pêche pas ! répond joyusement la voix légère.

— C'est vrai. Dites donc, Charlette, avez-vous pensé à emporter un... un en-cas pour le cas où...

— Basilique nous a préparé, avant le départ, des sandwiches à la salade et du jus d'oranges dans les thermos.

— Hourra ! Nous sommes sauvés ! Vive Basilique !

— Au fond, constate gaiement Charlette,



Marius a raison : aucun de vous n'a vraiment la vocation !

Du fond de la cabine, monte la voix de Colette.

— Descendez !... Il y a une surprise !

— Je sais. Du jus d'orange et des sandwiches.

— S'il n'y avait que ça !

— Ah ! ah ! Qu'y a-t-il encore ? demande Paulette.

Mais la voix de Colette s'est tue. Et chacun, laissant là sa tentative de pêche, descend aussitôt vers la cabine.

— Je parie que Basilique a ajouté une bouillabaisse à ses sandwiches ! suggère Marilène.

— Vive Basilique ! crie André, encore dans l'escalier.

— Je ne vois pourtant, sur la table, que les sandwiches qui verdoient...

— Et que l'orangeade qui rougeoie...

— La surprise n'est pas une surprise culinaire, ô gourmands ! clame Colette qui cache un léger affolement sous des airs affairés. Mais, mangez d'abord. Vous saurez le reste ensuite.

Chacun, donc, dévore doublement. D'abord, parce qu'il a faim, ensuite parce que l'aiguillon de la curiosité le pique.

— Et maintenant, demande Jan-Jac, nous direz-vous quelle est cette surprise ?

— La *Pilchounelle* fait eau.

— Hein ? sursaute Paul, les cheveux dressés. Et vous ne pouviez pas le dire plus vite ?... Par où, voyons ? C'est impossible ! Impossible ! Le yacht est solide et a été solidement revisé au début de l'été.

— Par où ?... Par l'évier de la cuisine !

Du coup, Colette obtient un franc succès. Une salve de fous rires éclate.

— C'était une blague ! s'exclame Paul-Louis, rasséréiné. Mais, devant l'air sérieux, presque grave de la jeune fille, seul Paul conserve de l'inquiétude.

Il la suit dans la petite cuisine. Colette n'a pas exagéré. L'eau monte par l'évier de la cuisine.

— Il faudrait boucher ce tuyau. Quelque chose — que j'ignore — ne fonctionne plus. Aidez-moi à chercher des chiffons.

Colette s'affaire, ouvre des placards, finit par trouver un torchon.

— Voilà...

Paul en fait un tampon qu'il place sur l'orifice. En vain ! L'eau continue de sourdre. Qu'y faire ? Exaspéré, Paul déchire le torchon, en fait un tampon plus petit, le place à nouveau... Et l'eau sourd de plus belle...

— Nous allons couler, constate Colette, sur un ton presque moqueur.

— Folle !...

— C'est le moment de faire votre examen de conscience, Paul, et de recommander votre âme à Dieu. Je vais vous y aider. Tout d'abord, vous devez vous accuser du péché de gourmandise... Ensuite, il y a votre orgueil... Enfin — je réserve le plus gros pour la bonne bouche — enfin, votre péché dominant : c'est la mauvaise humeur !

— Si, au lieu de dire des bêtises, vous m'aidiez ?

— Je ne demande que ça... (Et soudain

sérieuse). Dites donc, Paul, c'est que ça n'a pas l'air d'une plaisanterie ! Il faudrait prévenir les autres... Et d'abord, faire changer la direction et rentrer au plus vite au Cap-d'Ail... ou atteindre le point le plus rapproché de la côte.

— Qui est-ce qui s'occupe du moteur ?

— Ça doit être Jan-Jac.

— Dites à cet animal... (Tiens ! tiens ! constate Colette narquoise), de mettre tout de suite le cap sur Marius-Plage.

Il essaie de plaisanter encore, pour dissimuler son inquiétude. Mais cet incident — contre lequel il ne sait comment se parer — jette le trouble en son esprit.

— Colette !... appelle-t-il soudain. Que faites-vous sur le pont ? Descendez !... Non ! non ! pas tout le monde. On s'affolerait ici, dans ce réduit, à plusieurs... Je ne veux que Colette... Ah ! ça ! Colette, quand vous aurez fini d'alerter tous nos camarades ?

— Me voici, Paul, prononce, derrière lui, une voix radoucie, qu'il a peine à reconnaître.

— Bon... Tenez, Colette, aidez-moi donc à vider cet évier qui s'obstine ridiculement à vouloir jouer les grandes marées. C'est ça, prenez ce verre. Je prends cette tasse.

Et tous deux, silencieusement, verre après verre, tasse après tasse, vident, vident sans se laisser l'eau qui monte, monte sans cesse. Simultanément, ils la jettent dans un seau que l'un ou l'autre, à tour de rôle, s'en va vider par le hublot... Et ainsi pendant des minutes : des minutes qui semblent des heures...

Sur le pont, Jan-Jac, très grave, soudain — car il s'inquiète pour Charlette — s'est empressé de disparaître dans la « chambre aux machines ». Et maintenant, la *Pilchounelle* — hélas ! très au large encore — file à toute allure vers le Cap-d'Ail.

Le Cap-d'Ail !... Jamais aucun des passagers de la *Pilchounelle* ne l'a contemplé d'aussi loin, avec de tels regards d'amour ! C'est qu'il représente, cette fois, tout le charme de la terre ferme, ses joies, sa sécurité... Et, pour deux cœurs nouvellement unis, le bonheur !

— Nous nous en rapprochons, Paul, murmure Colette qui vient de regarder, au passage, par le hublot de la cuisine-joujou. Bientôt, nous pourrions conseiller à trois de nos amis de prendre le youyou...

Elle jette un regard sur le sol inondé de la cuisine — tous deux pataugent dans l'eau jusqu'aux chevilles — et elle ajoute :

— Si le danger devient réel, les autres, ceux qui nagent le mieux, pourront tenter leur chance à la nage... Nous serons bien assez, vous et moi, pour ramener, s'il est possible encore, la *Pilchounelle* dans la baie de la Mala.

Paul semble touché par ce dévouement. Pour la première fois clairvoyant, il répond, avec un bon sourire :

— Ne vous en faites pas. A nous deux, nous réussirons, en effet, à ramener la *Pilchounelle*. Colette, vous êtes, décidément, une courageuse. J'accepte votre dévouement et vous nomme,

entendez-moi bien, capitaine en second de ce yacht.

Colette, rouge de plaisir, ne répond pas.

Sur le pont, sérieux, très calmes, tous regardent venir à eux ce coin parfumé de la côte où commence à se deviner l'entrée de la baie de la Mala.

— Pour notre première promenade au large, quelle aventure !

— Où est Charlette ?

— Charlette ? Mais je ne sais pas.

Aline a un sourire.

— Moi, je le sais... Mais je ne vous le dirai pas.

— Auprès de Jan-Jac ?

— Vous l'avez deviné !

Isolés, dans la « chambre des machines », Charlette et Jan-Jac se taisent depuis près d'un quart d'heure. Toute l'attention de Jan-Jac semble fixée sur le moteur, sur la manœuvre ; et pourtant, il ne perd pas des yeux, sans paraître la voir, la silhouette de la jeune fille qui se tient immobile et sérieuse, dans un coin du réduit, pour ne pas gêner ses mouvements.

C'est qu'il vient réellement de trembler pour elle... Le danger ? Il a su s'y habituer très jeune,

étant sportif. Le cas échéant — et bien que la distance demeure encore appréciable — il envisage fort bien l'éventualité de plonger et de gagner la côte à la nage.

Mais il y a les autres. Il y a — surtout — Charlette. C'est pour elle qu'il a peur, pour elle que toute son attention se concentre sur sa tâche, dédaignant jusqu'au bonheur de se trouver, une fois encore, seul avec elle.

Silencieuse — mais son silence et sa gravité contiennent toute une promesse — Charlette a su demeurer immobile dans ce coin du réduit, apaisant, par son souffle égal, par sa présence même, les craintes de Jan-Jac. Et c'est comme un dialogue d'âmes qui commence...

Jan-Jac sent son double surveiller avec intelligence les commandes, tandis que son vrai « moi » s'affaire auprès de Charlette. Lui parlera-t-il, maintenant ? Et pourquoi se presser ainsi ? C'est qu'il devine enfin, pour la première fois depuis son arrivée au Cap-d'Ail, ce miracle de l'amour partagé qu'il ignorait encore.

De la cuisine, part la voix assourdie de Paul.

— Eh bien ! Approchons-nous de la côte, ou ou non ?

— Nous nous en approchons, crie Jan-Jac radieux.

Ces simples paroles, lancées pour apaiser le copain d'en bas, qui a su choisir la tâche la plus ingrate, troublent l'onde de paix et de silence qui entourait Charlette et Jan-Jac. Celui-ci se détourne enfin, fait face à celle qui n'a cessé de l'assister, par son esprit.

— Charlette, dans dix minutes, nous serons dans la baie. Dans cinq, nous aurons jeté l'ancre. Charlette, sentez-vous bien que nous ne reviurons sans doute jamais plus de semblables minutes?... Dites, chérie, ne croyez-vous pas que nous devrions, dès maintenant, parler de l'avenir ?

L'avenir ? Il devine l'émoi pénétrer sous ce front bombé qu'il a toujours aimé, il le sait, maintenant, et cela depuis le premier instant. C'est lui qui fait battre ainsi ce cœur, sous la toile rose de la robe.

— Il pourrait avoir, pour moi, votre visage, reprend tendrement Jan-Jac, dont le regard cherche le regard éperdu de Charlette. Dites, ne trouvez-vous pas que c'est maintenant, en ces minutes précieuses et émouvantes, qu'il ferait bon parler de l'avenir ?

Elle penche la tête, pour acquiescer. Elle aussi sait, à présent, que c'est avec un tel compagnon, courageux et ferme, sans inutile crânerie, qu'elle aimerait traverser l'existence. Tout les rapproche : leurs goûts, leurs idées et jusqu'au désir de leurs deux familles. Ceci a bien failli, même, au début, faire manquer leur bonheur !

Ils en rient, maintenant, les yeux dans les yeux.

— Charlette ! vous souvenez-vous de notre conversation, peu après mon arrivée, dans le jardin de Miramare ? Je vous ai demandé « Suis-je le raseur tombé du ciel ? » Et vous m'avez répondu : « Non, mais vous pouvez le devenir... » Pour moi, vous étiez l'ex-petite fille

modèle, prônée par les familles pour devenir l'épouse parfaite. Je suis forcé de convenir que l'on ne s'était pas trompé... Seulement, ce que nul n'avait su me faire aimer, à travers votre image esquissée imparfaitement, c'était votre cœur, Charlette, c'était votre intelligence, c'était votre charme et, par-dessus tout, votre magnifique simplicité. La « petite fille modèle » m'apparut tout de suite sous l'apparence d'un bon petit copain, sérieux, dévoué, fraternel... Je compris que j'avais fait une gaffe, en vous imaginant...

— ...une petite fille comme les autres ! achève spirituellement Charlette.

— Quoi ! vous saviez ? Décidément, nos grand'mères ont poussé loin leurs confidences ! Ma foi, je ne leur en veux pas ! N'oublions pas que c'est grâce à elles si... si...

Il la regarde profondément et ajoute, d'une voix grave :

— Si nous nous aimons, aujourd'hui...

Tendrement, il prend la petite main dorée par le soleil et la porte à ses lèvres.

— Est-ce oui ? implore-t-il.

Et Charlette prononce enfin, dans un sourire :

— C'est... oui... si nous arrivons au Cap-d'Ail !

— Je vais m'y employer ! s'exclame Jan-Jac, tout joyeux, en retournant à sa manœuvre.

\* \* \*

Enbas, trempés, mais conservant quand même



une parfaite belle humeur, Colette et Paul ne cessent de vider l'eau qui déborde et les inonde. C'est à pleins seaux, maintenant, que la jeune fille jette l'eau de mer par le hublot. Leurs chevilles en sont recouvertes. Quant à Paul, il essaye en vain toutes sortes de systèmes pour arrêter la montée de l'eau dans le tuyau.

— Au fond, je suis un piètre mécanicien, et je ne sais pas même bricoler ! avoue-t-il piteusement, avec un soupir.

Colette s'arrête un instant, l'examine, et part d'un franc éclat de rire. Tous deux sont sales. Leurs mains sont noires, leurs visages éclaboussés par-dessus le hâle doré de leurs épidermes.

Pourtant, Paul se sent heureux, d'un étrange bonheur, inconnu jusqu'ici. Sa *grognonnerie*, pour employer un mot de Colette, n'est qu'une grande sensibilité déguisée. Il a aimé Charlette, c'est vrai ! Mais, depuis la promenade du Cap-Martin, il sait qu'elle ne l'aimera jamais. Mieux : qu'elle aime Jan-Jac de tout son cœur... Et cela, il l'a su, sans doute, avant elle-même...

Aussi demeure-t-il touché de la présence dévouée de Colette qui, sans avouer de fatigue, sans chercher à se faire remplacer par un de leurs compagnons, est demeurée solide au poste, obstinée dans sa tâche ingrate, *pour rester auprès de lui*. Elle lui a fidèlement tenu compagnie, l'exhortant par sa vaillance simple, par sa saine gaieté, plaisantant, parfois avec esprit, sur la situation. Et Paul se rend enfin compte qu'il y a de la bonne graine d'amour profond et sérieux dans ce cœur qu'il jugeait, jusque-là, encore enfantin.

Sa présence constante, en cet instant, sa bonne humeur, son rire qui n'a pas vingt ans, ont été d'un grand réconfort pour Paul. Reconnaissant, il croit y découvrir un aveu informulé :

« Je ne vous ai pas quitté... parce que je vous aime ».

Il n'interroge pas encore, sentant bien que l'heure n'est pas aux confidences, pour eux. D'ailleurs, leur aspect, même, leur semblerait comique, s'ils s'épanchaient soudain.

D'en haut, la voix de Jan-Jac annonce :

— On entre dans la baie de la Mala !...

— Hourra ! clame Colette, en repoussant du pied le seau.

Alors, Paul et elle se regardent.

— Colette, murmure-t-il, sincère. Je n'oublierai pas ce que vous venez de faire, aujourd'hui, uniquement pour moi.

Elle a rougi — sans rien répondre. Mais il insiste, un peu gauche :

— Oui, je sais que c'est pour moi... Colette, je tiens à vous dire ceci... J'ai beaucoup d'amitié pour vous, Colette...

Mais, telle une biche aux pieds légers, elle s'est sauvée, sans rien vouloir entendre. Peut-être ne le croit-elle pas ? Ou bien songe-t-elle — encore enfant, encore inexpérimentée dans l'art de savoir interpréter les mots — que « beaucoup d'amitié », c'est... trop ou trop peu ?

Paul surgit à son tour sur le pont. Il est sale, ses traits sont tirés par la fatigue, mais il sem-

ble radieux. Et chacun de sourire en le regardant.

— Y sommes-nous enfin ? demande-t-il, pour détourner de lui l'attention générale.

— Nous arrivons ! répond triomphalement Colette. J'aperçois le père Marius, qui vient à nous, dans sa barque. Il a dû être affolé par les signaux que vous lui avez tous adressés, de loin. Il devine un danger couru... Tenez ! voyez-vous sa bonne face miroiter l'inquiétude ?

— Qu'est-ce qu'il va nous passer, le père Marius ! ponctue comiquement Jan-Jac, en sortant enfin de la « chambre des machines », et suivi par Charlette, son ombre fidèle. Ça va, vieux ? interroge-t-il, en tendant la main à Paul.

— Ça va ! répond Paul, sans l'ombre d'une arrière-pensée, en serrant amicalement la main loyale qui lui est tendue.

Et tout bas, presque gaîment, il glisse à l'oreille de son camarade :

— Félicitations... Vous arborez déjà, Charlette et toi, des airs de fiancés.

— C'est vrai, confesse modestement Jan-Jac. Mais, toi-même ? Tu es presque aussi rutilant de joie...

— Moi ? dit joyeusement Paul. Je viens de faire une fameuse découverte. A défaut de poissons, dans l'eau de la Méditerranée, j'ai découvert que... Mais, chut ! tu es trop curieux ! Tu ne sauras cela que tout à l'heure !

— Eh bé ! crie Marius, en accrochant sa patte brune à l'échelle, vite déroulée. Qu'est-ce qui se passe à bord, les petits ? Vous m'en avez collé, une venette ! Et d'abord, et d'une ! qu'est-ce qui ne va pas ?

— La cuisine est inondée, répond Paul. L'eau monte sans cesse par l'évier de la cuisine. Impossible de découvrir le mécanisme, enfin le truc...

— Oui, le truque, le système, la chose, quoi ! blague-t-il avec son accent caractéristique. Allons ! au fond, avouez-le, vous êtes des terriens-nés et je ne ferai jamais rien de vous *ôtres* !

Et, ayant grimpé lestement par l'échelle, il descend sur les lieux, afin de constater « de visu » la chose.

— C'est rien de rien, précise-t-il, bon enfant mais un peu narquois. Je vais soigner ce bobo de la *Pilchounette* en *cinque* minutes. Allez, partez ! Prenez *Normandie-II* et, surtout, qu'un de vous me le ramène en dernier, pour que je regagne la côte autrement qu'à la nage... Ce n'est pas que ça me gênerait, va ! Mais enfin, il ne serait pas correct que j'y fasse une apparition aussi bizarre, à cette heure tardive, et je tiens à ma dignité, foi de Marius !... Allez, allez dîner, mes mignons, on doit vous attendre, à Miramare... Mais, vous pouvez m'en croire, vous ferez bien, monsieur Paul, d'engager désormais un vrai marin, un de chez nous, s'il vous plait, pour tenir votre *Pilchounette*. La

pôvre ! elle se sent entre des mains d'amateur, qué ! et, aussitôt, elle se... détraque !

Colette et Paul, suivis de trois de leurs amis s'éloignent avec *Normandie-II*. Marius, qui a voulu demeurer seul dans la cuisine : « Je ne veux pas d'aide, je vous dis ! Je ne me sens un géant, que lorsque je suis tout seul ! » continue à monologuer comiquement, pour lui-même.

« Ah ! ces Parisiens ! ça ne connaît qu'un bougre de filet d'eau, la Seine, et ça vient faire les fanfarons sur notre Bleue ! Ah ! ces Parisiens ! Quels *jadas* !... »

— Et cœtera ! Et cœtera ! Et cœtera ! souligne gaiement Charlette, que ce baragouin amuse.

— Charlette ? supplie Jan-Jac. Laissez donc Marius et ses poèmes en prose ! Et venez près de moi...

Tous deux s'accotent sur la rambarde. Le soir tombant les enveloppe d'un voile couleur de perle grise. Les dernières teintes du couchant teignent de pourpre la robe rose de Charlette.

Demeurés seuls, les derniers avec Marius, sur le yacht, ils rêvent de compagnie, tous deux. Des feux naissent sur la plage... Un disque invisible lance jusqu'à eux la *Première Arabesque* de Claude Debussy.

Et des cigales semblent chanter en leurs cœurs !

— Charlette ?

— Jean-Jac ?

— Nous sommes arrivés à bon port au Cap-d'Ail. Dans quelques minutes, nous aurons, à

notre tour, quitté la *Pilchounette*. Alors, chérie, est-ce oui ? Réfléchissez bien... Pas de regret, avant d'engager votre liberté ?

— Aucun regret, dit Charlette, dont le sourire heureux est la plus belle des réponses.

— Charlette... murmure Jan-Jac, plus bas. Avant de nous promettre l'un à l'autre pour la vie, dites-moi bien sincèrement : n'aviez-vous, vraiment fait aucune promesse à Notre-Dame du Laghet ?... Vous savez bien, cette fameuse promesse, ce... vœu ?...

— Vous savez bien que non, Dieu en soit loué !

— Que nous étions bêtes, chérie ! Nous avons bien failli tourner, ce jour-là, sans le savoir, le dos au bonheur.

— Et vous ? demande Charlette, à son tour tendrement inquiète. Vous ? Quelle fut, déjà, votre promesse ?

Jan-Jac se saisit de la main fraîche, posée comme une mouette apprivoisée sur le bastin-gage, et la porte à ses lèvres, avant de répondre :

— O oublieuse ! ne vous en souvenez-vous plus ? J'ai promis... de n'être jamais un obstacle à votre bonheur...

.....

— Voici *Normandie-II* qui rapplique ! clame, dans leur dos, la voix de tonnerre de Marius. Et le bobo est réparé ! Ce que c'est que d'être incompetents, tout de même, hein ? Il s'agissait d'un rien et vous en avez fait... le Mont-Blanc, *ni plusse, ni moinsse* !... Allons, venez, mademoiselle Charlette. M<sup>me</sup> de Beau-

court s'inquièterait de vous savoir encore sur la *Pilchounelle*, à cette heure. Merci, monsieur André, oui, tout va bien, je vous raconterai cela ! Tenez bien l'échelle, la petite demoiselle va descendre dans *Normandie-II* !...

## CHAPITRE XIV

## FIANÇAILLES

M. et M<sup>me</sup> Serquigny, Claudie et sa grand-mère viennent d'arriver au Cap-d'Ail.

Dans le jardin de la Villa Miramare, on prépare une réception pour les fiançailles de Charlette et de Jan-Jac.

Le Père du fiancé étant une « personnalité », chaque portion de la Côte d'Azur a délégué quelques-uns de ses habitants ou de ses estivants, pour la représenter. Et M<sup>me</sup> de Beau-court elle-même a tenu à réunir le ban et l'arrière-ban de ses amis pour mieux fêter les fiançailles de sa petite-fille.

Du haut de son rocher, l'helléniste monégasque est descendu, lui aussi. Il est accueilli principalement par les deux héros de la fête, qui se souviennent avec gaité de l'arrivée de



Jan-Jac, portant fleurs de courge... Il en rit lui-même avec bonne grâce, tandis que le bon savant le félicite gaiement.

Et tous les bons camarades sont là, semant leur joie et leur belle humeur, parmi les invités. Un souffle de fiançailles flotte sur Miramare... L'exemple du bonheur est, parfois, bien contagieux.

Parce qu'il a su en prendre avec esprit son parti, Paul n'est pas le dernier à se réjouir. Loyalement, il mêle son rire à ceux des autres. Et Charlette et Jan-Jac savent déjà n'avoir rien perdu de son amitié. Il est vrai que le cœur de Paul chavire, déjà, d'un autre côté...

Vers la fin de l'après-midi, il pose brusquement cette question à Colette :

— Colette, savez-vous marcher ?

— Dame ! il me semble que oui !

— Eh bien ! venez...

Elle le suit. Ils grimpent, tous deux, vers la pinède aperçue en contrehaut des villas. C'est autrement dur que de marcher sur la route ! Mais, sportive, elle ne se plaint pas, en dépit de accrocs que révèle, bientôt, sa robe d'organdi.

Arrivés au faite, elle soupire comiquement :

— Quelle étrange idée, cette promenade, par ce soleil !

Paul ne répond pas.

« Que j'aime son visage ! pense-t-il. Et ce nez mince et long, ces yeux qui ont je ne sais quel cachet asiatique !... Ah ! petite Colette, si vous saviez que je vous... Chut ! n'imitons

pas Musset et ne rêvons pas encore trop haut. Et pourtant, il me semble déjà que je ne saurais plus me passer d'elle ! Quel bon petit compagnon pour la vie elle ferait ! J'aime son visage et son air profondément honnête. Elle ne rit que lorsqu'elle est vraiment gaie, ne sourit que fort peu. Bien qu'elle soit encore si jeune, son expression est généralement sérieuse... Mais il suffit d'un rien pour que ses yeux étincellent, pleins de charme et de bonté... »

Tandis qu'il achève de se poser ce grand point d'interrogation, auquel son cœur — sans qu'il s'en doute — a déjà répondu, elle aussi sourit, mystérieusement, en le contemplant. Si bien qu'il interroge à son tour :

— A quoi songez-vous ?

— A vous, répond-elle, sincère.

— Et comment songez-vous à moi ? demande-t-il, point mécontent du tour que prend la conversation.

— Comme à une... girouette, répond-elle gentiment, avec un rire joyeux.

— Ce n'est pas charitable de vous moquer de moi... Colette, vous n'êtes plus une enfant, bien que vous soyez encore très jeune... Ecoutez-moi sérieusement, je vous en prie.

— Brrr ! dit Colette, mi-moqueuse, mi-impressionnée sans vouloir le paraître. Il paraît que c'est grave !... Eh bien, je vous écoute ?

— Dans la vie, commence Paul, en hochant la tête avec force, on doit, avant tout, savoir ce que l'on veut faire. Avez-vous jamais songé à l'avenir, Colette ?

Elle élude adroitement :

— Il n'y a pas si longtemps, Paul, vous me menaciez de me renvoyer à mes poupées et à mes cerceaux... Et voici qu'aujourd'hui, vous me parlez (elle enfle la voix) de l'avenir !

— C'est qu'aujourd'hui j'ai beaucoup réfléchi, justement. J'ai compris que le bonheur était simple, dans la vie, et qu'on le découvrait principalement dans le sentier de la sagesse... Colette, voulez-vous que nous marchions, un jour, la main dans la main, sur ce sentier ? Je suis certain, entendez-vous, que nous y trouverions le bonheur...

— Mais, dites donc, Paul ! C'est presque une déclaration ?

— Effacez : presque. En un mot, comme en cent, Colette, voulez-vous de moi pour mari ?

Sans répondre, Colette s'est assise sur une roche. Paul prend immédiatement place auprès d'elle. A leurs pieds, la côte découpe l'élégant contour de ses golfes et de ses baies, emplis d'eau bleue.

— Je suis bien jeune pour vous répondre... Nous en reparlerons...

— Quand ? Dans vingt, dans trente ans ? Nous revoyez-vous, par la pensée, évoquant ici-même, ce qui aurait pu être notre bonheur ?... Soyez moins romantique, ma petite Colette !... Tenez, pour vous donner le temps de réfléchir, je vous propose un rendez-vous... Non, ne sourcillez pas. Vous me direz après si vous y viendrez. Mais moi, je sais que je m'y

trouverai... Voulez-vous que nous demeurions encore, pour cette fin de vacances, de bons camarades l'un pour l'autre ? Alors, ce rendez-vous, c'est pour les grandes vacances de l'an prochain. Rendez-vous ici, jour pour jour, heure pour heure... Si vous y venez aussi, c'est que vous aurez accepté de glisser votre chère petite patte dans la mienne pour gravir ensemble, comme nous l'avons fait aujourd'hui, de ce rocher, le sentier étroit du bonheur... Y viendrez-vous, Colette ?

D'abord surprise, elle a incliné bientôt silencieusement la tête. Dans un an, a-t-il dit, jour pour jour, heure pour heure... Ce n'est rien, un an ! Juste le temps de former des plans d'avenir et de bien interroger son cœur... Et elle qui a tremblé, depuis un mois, de le perdre à jamais !...

Elle lui sourit, de toute son âme, et ses yeux sont si ensoleillés, sous la capeline, qu'il est ému par cette vision. L'hiver durant, elle lui tiendra compagnie ; tandis qu'à Lyon, Colette, il le devine, rêvera de lui.

Et soudain, ils ne disent plus rien... A leurs pieds, loin, bien loin, par delà les blanches villas, par delà *Mirasol* et *Miramare*, la Méditerranée étend ses voiles bleus. Un souffle léger agite les arbres. Il semble que la capeline de Colette se courbe, sous sa caresse, pour prononcer un « oui ».

On n'entend plus que les cigales. Là-bas, sur la Méditerranée, quelques voiles paraissent

effleurer l'eau. On aperçoit une barque... Est-ce  
*Normandie-II* ?

On n'entend plus que les cigales...

Marie-Reine AGHION.

FIN



# LA CRINOLINE DE SOIE BLEUE

Par JEAN VOUSSAC

---

## CHAPITRE PREMIER

### A L'OMBRE DU BEFFROI

Par trois fois le marteau du père Jacquemart, et par trois fois aussi le marteau de Dame Jacqueline, sa femme et voisine de beffroi frappent l'airain du gros bourdon. Il est six heures. Accoudée à ma fenêtre, je ne me lasse pas de contempler le décor pittoresque et si évocateur que présente ce coin du vieux Moulins une des plus anciennes et des plus curieuses cités de France.

J'aime la vieille ville bourbonnaise d'une affection très vive, tout d'abord parce que j'y suis née, et parce que la vieille maison de la rue de l'Ancien-Palais fut ma maison natale. A quelques pas derrière moi, dans cette chambre même que j'occupe jeune fille, il y a exactement vingt-cinq ans et dix mois, naissait Francine Moraines, et cet événement était aussitôt déclaré à la mairie toute proche du vieux beffroi de Jacquemart, dont la tour carrée me protège depuis toujours de son ombre tutélaire, d'abord silencieuse pendant de longues années ; depuis sept ans, grâce à l'initiative d'une municipalité diligente, les quatre automates qui frappaient le bourdon d'Anne d'Autriche ont retrouvé la vie et, régulièrement, sonnent à mes compatriotes moulinois les heures, les quarts d'heure et les demies, infatigables, animés d'une nouvelle jeunesse...

(A suivre).





---

1816. — Imprimerie "La Semeuse"  
Étampes, S.-et-O. (France), 1939.

---



# COLLECTION FAMA



## *Derniers volumes parus :*

- 655. **Caprices du destin**, par Christiane AIMERY.
- 656. **Sous un toit normand**, par M. DE CRISENOY.
- 657. **La jeune fille à la pagaie**, par J. MORIN-SARRUS.
- 658. **La fugue de Marinette**, par Maurice MOULINS.
- 659. **Mission secrète**, par Annie-Pierre HOT.
- 660. **L'amour est un mirage**, par VERSE-STEFF.
- 661. **Cœurs en péril**, par Stéphane CLARMONT.
- 662. **Ma fiancée de Monaco**, par Marie-Reine AGHION.

## *Prochain volume à paraître :*

- 663. **La crinoline de soie bleue**, par Jean VOUSSAC.



En vente partout : **2 francs**

LES  
**PATRONS FAVORIS**



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS